



d'après L'ÉGARÉ.

en route

QUAND NARCISSE s'inquiète de la douceur de sa peau (en chantant la Marseillaise, p. 6, ses p'tites manies, p. 9), il humilie en le négligeant celui qui voudrait seulement sauver la sienne (j'aime bien mon pays, p. 7). Le drame, alors, vient de la servilité de ceux que Narcisse fascine (la plume de la République, p. 8, quand la pluie inonde Ouest France, p. 12) et qui encouragent la recherche de la ressemblance (miroir mon beau miroir, p. 10, école à vendre, p. 13).

Comment résister à Narcisse et à sa cour ? On peut simuler la rébellion dans la virtualité numérique (chacals puants, p. 12), mais ça n'est qu'un exutoire.

Il est sans doute plus urgent de comprendre ce qui lie l'un à l'autre (la métamorphose de Narcisse, p. 2, tout à l'égo, p. 3, la culture du narcissisme, p. 10), de s'associer (que faites vous, William, p. 4, l'abécédaire de l'engagement, p. 5), de s'appuyer sur la loi (la police des polices, p. 5), de se parler (du pays de Retz au Rwanda, p. 15) et de rejoindre ce qui a été séparé (trip tribal pour temps bourrins, p. 15).

Tout cela exige de chacun d'avoir conscience de ses propres limites (pousse toi d'là, p. 10) et d'agir depuis là où il se trouve (l'Elysée en tête de gondole, p. 7).

Résister à Narcisse et à sa cour, c'est finalement se demander ce que nous faisons ensemble (p. 16). Pour cela, il faut de la vérité dans l'échange (président zéro, p. 14).

Mais on peut aussi lire l'Egaré dans l'ordre de ses pages !

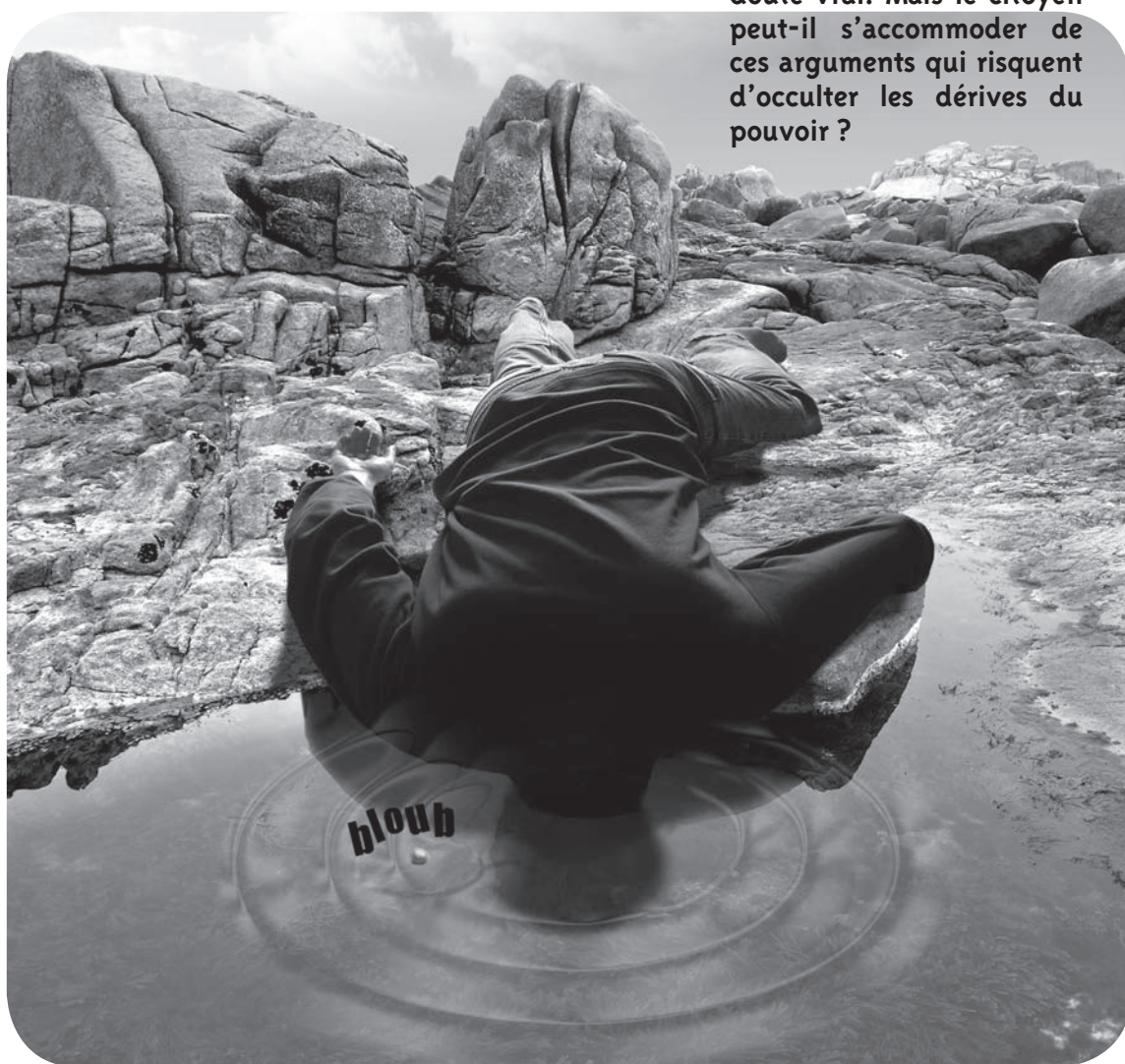
«narcissisme et POUVOIR» : COMMENT L'EGARÉ EST-IL ALLÉ CHERCHER UN TEL SUJET ?

En 1979, l'Américain Christopher Lasch a publié un essai intitulé « La Culture du narcissisme » (Champs Flammarion). Ce livre est tombé sur une table de réunion de l'Egaré, via Internet, par l'intermédiaire du site des « Renseignements Généreux » (cf. n° zéro). Les questions soulevées dans le document des Renseignements Généreux « Les impacts du système capitaliste sur notre psychisme » et les discussions qui ont suivi sous-tendent le choix de ce thème.

www.les-renseignements-generaux.org/brochures.html?id=443

L'ÉMOI DU MOI nous noie

Le bien commun est une utopie et le narcissisme un mot fourre-tout. C'est sans doute vrai. Mais le citoyen peut-il s'accommoder de ces arguments qui risquent d'occulter les dérives du pouvoir ?



VOILÀ PLUS DE 200 ans qu'on essaye «LIBERTÉ-ÉGALITÉ-FRATERNITÉ».

La trouvaille, pour l'époque, était géniale, sauf que ça ne marche pas. Les hommes de la Révolution n'auront fait, finalement, qu'opérer un transfert de privilèges d'une caste vers une autre.

Aujourd'hui, il y aurait peut-être intérêt à changer de devise, si on ne veut pas que nos enfants, plus tard, se moquent de nous. On pourrait adopter, pour décrire une réalité objective et implacable : « publi-

cité-concurrencialité-charité ». Ça éviterait aux maîtres d'école de mentir à leurs élèves. Et ça ne tromperait personne sur la marchandise.

On pourrait aussi tenter : « responsabilité-équité-solidarité ». Ça aurait de l'allure. Mais ça n'est qu'un jeu de mots. On peut en faire plein, des comme ça. Un autre, pour le plaisir : « cécité-conformité-duplicité ». Ça peut durer longtemps. Non ?

La métamorphose de narcissse

Son histoire remonte à plusieurs milliers d'années. Narcisse était un jeune Grec. D'après Ovide, l'auteur des merveilleuses « Métamorphoses », le mythe de Narcisse se serait déroulé à peu près comme ça :

Tout d'abord, Narcisse serait né d'un viol. Les mythes sont souvent crus et violents... Sa mère, la belle Liriopé, était une nymphe azurée. Oui, azurée, la mère de Narcisse était bleue. À l'époque, ça ne choquait personne. Liriopé a été violentée par le fleuve Céphise. Céphise est un esprit. Donc, une mère bleue violée par un esprit des eaux.

C'était l'époque où l'aveugle Tirésias devenait célèbre dans sa région pour ses fameuses prophéties. Liriopé vint le consulter. « L'enfant (on apprend qu'elle est enceinte suite à sa mésaventure) verrait-il des longues années d'une vieillesse prolongée ? Quelque chose l'inquiète.

– Oui, s'il ne se connaît pas » lui répondit Tirésias.

Dès son enfance, Narcisse avait le pouvoir de séduire toutes les nymphes et tous les jeunes garçons qu'il désirait. Malchance pour tout le monde, lui ne désirait personne.

Voici comment vers l'âge de 16 ans, Narcisse perdit la tête. Ovide raconte son errance dans les bois, seul ou avec des compagnons de chasse. Beaucoup de jeunes garçons et de jeunes filles le désiraient passionnément. Il s'en détournait à chaque fois avec un dédain farouche. Il était beau gosse et il ne tolérait pas d'être touché par quiconque. Intervient Echo. Une autre nymphe qui, pour avoir eu la langue trop pen-

due, fut condamnée par la femme de Jupiter à répéter sans cesse la fin des mots qu'elle entendait. C'était l'époque où l'écho avait un corps. La vagabonde aperçut Narcisse chassant le cervidé. Elle aussi succomba. Aussitôt, elle abandonne tout et lui emboîte le pas, misérablement handicapée et pétrie de désirs, pour lentement et lamentablement se dessécher des pieds

à la tête. Narcisse par son arrogance rendait ceux qui l'aimaient malheureux. Les nymphes, désespérées et vexées par ce mépris permanent invoquèrent la dangereuse Némésis (déesse de la Vengeance). « Qu'il aime donc de même à son tour et de même ne puisse posséder l'objet de son amour ! » Cette dernière installa une source magnifique sur la route de Narcisse. Une source

pure au milieu d'un oasis de verdure que nul être vivant n'avait jamais foulé.

Evidemment, en rentrant de la chasse, il eut chaud et soif. Il se pencha au dessus de la source « fatale ». Patatrash ! Le coup de foudre. Il tombe amoureux de sa propre image reflétée dans l'eau. Au début, il s'envoie des papouilles, il s'adresse des sourires. Il batifole, prend la forêt à témoin de sa passion. Puis plus tard, il admet qu'il est face à lui-même. Un seul désir le tenaille désormais, se dédoubler pour mieux s'enlacer. Il se déchire les vêtements. Il se griffe. La prophétie de Tirésias était juste. Le bel adolescent, vigoureux et sauvage, adulé des nymphes pour sa beauté, devient rapidement une pauvre loque complètement azimutée. Ensuite, Narcisse s'est lentement laissé mourir devant son inaccessible reflet. Derrière lui, Echo, pétrifiée de douleur. Elle subit le même sort. Il ne restera d'elle que sa voix. Elle n'avait plus le pouvoir de parler la première. « Adieu !... » souffla t-elle au moment où clamsait Narcisse l'éperdu.

À la place de sa dépouille, disparue mystérieusement, une fleur nouvelle apparut, le narciss.

Après sa mort, toujours selon le mythe, le fils de Liriopé atterrit sur le bord du Styx (le fleuve des enfers), encore et toujours en auto-contemplation...

Les Métamorphoses d'Ovide, GF- format poche.

0a



Par Le DÉBUT des mots

Image : du latin *imago*, est de la même famille que imiter. L'image n'est pas la chose qu'elle montre. Elle la représente. Elle se présente à la place de la chose absente. Narcisse, devant sa flaque, ne contemplait qu'une chose absente.

Tout d'amour pour lui-même, ce trop plein de soi était une absence. Le narcissisme : une absence à soi-même ?



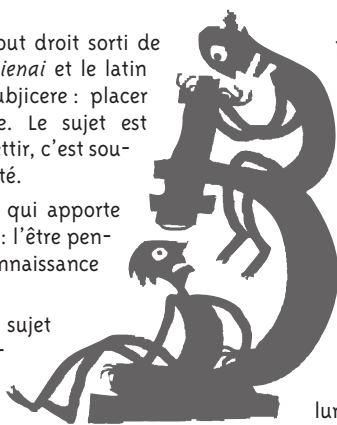
Le sujet : tout droit sorti de jeter, par le grec *hienai* et le latin *jacere*. En latin, *subicere* : placer dessous, soumettre. Le sujet est subordonné. Assujettir, c'est soumettre à une autorité.

C'est Kant, au XIX^e, qui apporte l'allemand *Subjekt* : l'être pensant, siège de la connaissance rationnelle.

Grâce à Kant, le sujet accède à la conscience de pouvoir réfléchir, donc à la possibilité de devenir autonome et responsable. S'émanciper. Se mettre en son propre pouvoir.

Il déchante un peu quand Freud et Lacan viennent lui expliquer qu'il est aussi le siège d'éléments inconscients, échappant à la pensée rationnelle.

Homo est sapiens en même temps que demens, dit Edgard Morin. Voilà le sujet



pas tout à fait émancipé ! Mais, malgré ces conditions dramatiques, au moins, il réfléchit. Et c'est déjà pas mal.

RÉFLÉCHIR : du latin *flectere* : courber, détourner, fléchir. D'où *reflectere* : courber en arrière.

Le miroir dévie de leur trajectoire les rayons lumineux pour les renvoyer dans une autre direction.

La valeur intellectuel (réfléchir = penser) est un emploi figuré récent (Descartes, XVII^e siècle) : retour de la pensée sur elle-même afin d'examiner les idées, les approfondir, les combiner. Réfléchir, s'est concentrer la pensée pour traiter une information dont on en produira une nouvelle. Réfléchir est donc un mouvement volontaire de la pensée (la

réflexion) et non un mouvement spontané du sentiment (le réflexe).

La façon dont le dépositaire de l'autorité exerce son pouvoir s'évalue selon qu'il stimule chez le sujet la pensée ou le sentiment, selon qu'il recherche la réflexion (qui est subversive : mettre sens dessus dessous, renverser) ou le réflexe (qui est dépourvu d'autonomie : réaction mécanique, involontaire et immédiate à une stimulation). Le réflexe est réaction, la réflexion est action.



TOUT à L'égo

Alors que le terme « narcissisme » est dans l'air du temps, il semblait nécessaire à l'égaré de consulter un professionnel de la santé mentale pour reconnecter ce mot à ses racines psychanalytiques. Philippe Decan, psychologue, nous livre quelques éléments de réponse sur les relations ambiguës entre le sujet et son environnement social.

L'Égaré : Selon vous quelle place occupe le narcissisme aujourd'hui dans notre société ?

Philippe Decan : Notre société, je suppose que vous parlez de la société occidentale, qui recouvre des nuances importantes selon les lieux, la France de 2007 ce n'est pas les États-Unis monoréférencés au capitalisme guerrier ni l'Espagne post-catholique intégriste par exemple. Mais bon, mettons qu'il existe un gros paquet et qu'on l'appelle société occidentale. Quelle place occupe le narcissisme ? Bon, là on rentre dans l'opinion personnelle plutôt qu'à proprement parler dans le champ de la psychanalyse. Si l'on appelle narcissisme le fait d'être fasciné par sa propre image au point d'aller à sa perte, on a envie de faire référence au fait majeur des sociétés occidentales modernes et qui semble peu à peu et de gré ou de force phagocytter toutes les autres sociétés, à savoir le capitalisme. Eh bien, il est clair depuis longtemps pour nombre de psychanalystes que le capitalisme qui promeut le culte de l'objet au détriment du sujet, la marchandise au détriment du désir et qui s'enracine dans les techniques mises en œuvre par le discours de la science, ce capitalisme, spécificité d'abord de l'occident me semble t-il, qui produit toujours plus de restes et de déchets, qui nous fascine au point que nous nous prenions pour des êtres très intelligents alors que nous ne sommes que des sous-produits de la nature. Ce capitalisme nous conduira à notre perte si nous n'arrivons pas à trouver assez rapidement d'autres repères prenant en compte la spécificité humaine, à savoir celle d'êtres désirant et pris dans l'ordre du langage.

L'É : Pourquoi est-il compliqué d'avoir accès à des informations précises sur l'évolution du nombre de patients en « conflit narcissique » ?

PhD : Être en conflit narcissique n'est pas une pathologie en soi. Si vous demandez si l'évolution de la société entraîne une évolution des pathologies, sûrement, mais ce n'est pas facile à évaluer et il est néanmoins indéniable que les repères fondamentaux des trois structures psychiques posées par Freud, la névrose, la psychose et la perversion demeurent efficaces pour y comprendre quelque chose.

Si vous demandez si l'évolution de la société occidentale entraîne une augmentation du nombre de personnes en souffrance pathologique du point de vue psychique, c'est vraiment difficile de se prononcer. Au Moyen-Âge ça n'avait pas l'air d'aller bien pour tout le monde tous les jours et chez les talibans il y a des trucs qui ne nous font pas envie non plus...

L'É : Le narcissisme est-il une perversité ? Un tabou ?

PhD : Perversité n'est pas un terme qui fait référence dans notre domaine et il est clair que le narcissisme n'est pas une perversité. Ni une perversion d'ailleurs. Ni un tabou. Quand les psychiatres parlent de personnalité narcissique, ils vont plutôt se situer dans le champ de la psychose. Il y a le narcissisme dit primaire, à savoir l'état de l'enfant qui n'a pas encore conscience d'exister en tant qu'unité, individu avec un moi, qui n'a pas encore accès au langage, même s'il est déjà pris dans le langage des adultes qui l'entourent. Cet enfant est souvent repéré comme étant dans un état de toute puissance narcissique. En tous cas ses investissements tournent encore autour de ses besoins et la dimension de son moi et de l'autre ne sont pas encore bien définis. Dans la psychose, on peut dire qu'on assiste à une régression ou un maintien dans un état qui a à voir avec cela. D'où l'expression de personnalité narcissique. Le fait de faire tout tourner autour de soi et de ne pas accorder d'intérêt au reste serait plutôt à qualifier d'égoïsme ou d'égoïsme. Ce qui à certains égards pourrait caractériser la société occidentale moderne : j'ai le droit de jouir des objets et des êtres comme des objets et je me fiche des conséquences et du reste.

L'É : Les moyens de communication contemporains n'exercent-ils pas un pouvoir pervers sur la construction identitaire des enfants ?

PhD : À mon avis ce ne sont pas tant les moyens de communication contemporains qui exercent une influence perverse sur la construction identitaire des enfants, que l'usage qui en est fait et l'amoralité du système qui promeut l'argent comme seule valeur. Il est étonnant, alors qu'en France on trouve des images porno et débilisantes à la sortie de chaque tabac-presse,

que cela ne choque que les associations familiales traditionalistes.

L'É : Le culte du corps et le mythe de la jeunesse éternelle véhiculés par les médias de masse ne produisent-ils pas sur les adultes des déviances repérées par les professionnels de la santé ? Plus généralement, existe-t-il des signes ou des symptômes identifiables par des praticiens comme potentiellement dangereux pour l'équilibre psychologique de la société ?

PhD : Défier la mort, notre « maître absolu » selon Jacques Lacan, n'a pas fini d'influencer l'humain, c'est même peut-être ce qui l'a fondé... Le terme de déviance est par ailleurs d'un maniement délicat : par rapport à quelle norme ? Quant à la question de symptômes identifiables par des praticiens comme potentiellement dangereux pour l'équilibre psychologique de la société : d'abord je trouve très intéressant de se poser la question de l'équilibre psycholo-

gique d'une société, les politiciens feraient bien de s'en inspirer.

Ensuite, je terminerai par cette citation de Freud dans *Malaise dans la civilisation*, à méditer :

« L'action des stupéfiants est à ce point appréciée et reconnue comme un tel bienfait dans la lutte pour assurer le bonheur ou éloigner la misère, que des individus et même des peuples entiers leur ont réservé une place permanente dans l'économie de leur libido. On ne leur doit pas seulement une jouissance immédiate mais aussi un degré d'indépendance ardemment souhaité à l'égard du monde extérieur (...) Mais on sait aussi que cette propriété des stupéfiants en constitue précisément le danger et la nocivité. Dans certaines circonstances ils sont responsables du gaspillage de grandes sommes d'énergie qui pourraient s'employer à l'amélioration du sort des humains. » (1929)



« QUE FAITES-VOUS WILLIAM, QUE FAITES-VOUS ? »

Des personnes qui se désignent elles-mêmes comme des « militants du centre-ville » cherchent à amorcer une dynamique nouvelle dans les quartiers populaires. Le but est de veiller à ce que le regard et la parole des citoyens ne soient pas négligés par le pouvoir policier. Nous avons rencontré Philippe Legrand, membre de la Ligue des Droits de l'Homme et du Collectif nantais contre les dérives sécuritaires (CNCDS), ainsi qu'un policier du commissariat Waldeck-Rousseau. Quant à M. William, comme archétype de la « personne à problèmes », il est bien l'enjeu de cette initiative.

Les conseillers de l'Agence du Bon Citoyen discutent entre eux :

« Force est de constater que M. William manque de tenue. » À 25 ans il n'a pas d'emploi, vit encore dans l'appartement HLM de sa mère et ne parle pas un français des plus académiques.

« Vous pouvez le faire entrer »

M. William pénètre dans la pièce et prend place sur la chaise qui fait face au bureau ; il salue poliment son conseiller attiré. Celui-ci lui assène alors son diagnostic : « M. William vous êtes une personne à problèmes. »

Qu'est-ce que le bien commun ? Non ! commençons plutôt par là : M. William a-t-il un problème ?

Quand une personne ne peut accéder à un salaire décent issu d'un emploi normal et à des conditions de vie (matérielles et sociales) permettant l'autonomie, on ne peut que voir là une situation problématique.

Mais quelle en est l'origine ?

« Voyez ces chômeurs, ces gamins qui ne vont pas à l'école et traînent dans la rue, le problème vient de là : comment voulez-vous que tout fonctionne correctement si ces gens ne se responsabilisent pas ? » nous explique notre conseiller de l'Agence du Bon Citoyen. « Non vraiment, je vous l'assure, il n'y a pas de problèmes... ce qui existe ce sont des personnes à problèmes ! »

C'est ainsi que la réponse aux situations des populations en difficulté sociale se matérialise sous la forme d'une contrainte envers les personnes. Et ce sans réelle prise en compte de la parole des intéressés.

Parler, écrire, témoigner : le retour d'une sphère publique ?

Le Collectif nantais contre les dérives sécuritaires (CNCDS) est une structure associative créée il y a quelques années à l'initiative d'associations, syndicats et partis politiques locaux¹ dans le but de mener une action commune et permanente face à la montée des politiques répressives envers diverses catégories de populations (immigrés, étrangers, jeunes, habitants des quartiers populaires, chômeurs, etc.).

Dans le cadre de cette mobilisation, le CNCDS a reçu plusieurs témoignages faisant état d'une situation conflictuelle entre une partie des habitants de quartiers dits sensibles (une catégorie administrative : les Zones Urbaines Sensibles) et les forces de l'ordre. Je suis désolé de ne pouvoir vous présenter une analyse dégageant les tenants et les aboutissants de cet état de fait : les associations de terrains dénoncent des comportements hors-la-loi et agressifs des policiers, qui eux soutiennent ne pas outrepasser leurs prérogatives. Prenons seulement acte que les membres du CNCDS ont eu écho d'une situation alarmante.

Ne voulant pas se lancer dans une action qui serait coupée des réalités du terrain, ils organisent donc dans un de ces quartiers (en l'occurrence Bellevue, le 28 novembre 2006) une réunion-débat publique sur le thème de la présence et de l'action policières. La volonté est la suivante : redonner aux habitants de ces quartiers où le vivre ensemble pose parfois problème, la confiance dans le fait de se parler et de formuler des demandes. Autrement dit, la transformation d'un état de fait négatif en une dynamique positive.

Tractage, bouche-à-oreille, etc. : la réunion a rassemblé 65 personnes (Maison des Habitants et du Citoyen, place des Lauriers, Bellevue). Qui étaient-elles ? Fait caractéristique et récurrent de ce type de réunions, les participants étaient pour moitié des militants agissant le plus souvent dans les mêmes réseaux. L'autre moitié était composée d'habitants du quartier, et notamment de jeunes qui, après avoir hésité à rentrer du fait de leur méfiance envers les structures militantes traditionnelles, ont finalement

participé au débat. Quel bilan tirer de cette réunion ? Les témoignages des habitants (jeunes ou moins jeunes) ont conforté l'idée de comportements abusifs : des jeunes du quartier sont dans le centre-ville et les policiers leur disent : « qu'est-ce que vous foutez là ? C'est pas votre secteur. », des policiers qui regardent de loin les jeunes quand il sont regroupés et qu'ils parlent, le langage des policiers, le tutoiement, etc. (notons que par souci de rigueur je suis allé voir la hiérarchie policière qui a nié la possibilité de tels comportements, sauf situation d'urgence : « évidemment quand un policier se fait jeter des pierres sur la gueule on est obligés de réagir »). Ne soyons pas manichéens : les comportements ne sont pas tout rose ou tout noir d'un côté comme de l'autre, mais il en est qui sont inacceptables de la part d'agents assermentés par l'Etat. Que faire alors pour que la réunion ne soit pas qu'une « thérapie de groupe » (expression employée par un des participants), comme tant d'autres ; quelles suites lui donner ?

PAROLE ET RAPPORTS DE FORCE : LA RÉAPPROPRIATION DU BIEN COMMUN

Après plusieurs réunions, les personnes impliquées dans le projet ont défini les modalités de leur action : une permanence chaque mercredi, de 16h30 à 18h, à la Maison des Habitants et du Citoyen (voir plus haut : première perma-

nence le mercredi 28 mars) et une ligne téléphonique (qui ne leur a pas encore été attribuée) permettront de recueillir les témoignages d'individus confrontés à des comportements policiers abusifs et de leur fournir les conseils d'un avocat. Les autorités (Préfet, Directeur de la Sécurité Publique, Président de Nantes Métropole, Procureur de la République) ayant été prévenues au préalable de cette démarche, les faits avérés pourront être médiatisés et portés si nécessaire à la connaissance de la justice.

On a donc affaire à une double démarche au sein de ce projet :

- permettre le dialogue et l'expression entre citoyens

- rétablir un rapport de force entre des instances étatiques et locales retranchées derrière leurs impératifs de lutte contre l'insécurité (politique sécuritaire et mise à l'écart de toute idée de prévention et d'éducation populaire : concierges, logements décents, police de proximité, correspondants de nuit, etc.) et des citoyens qui, en raison de leur faible pouvoir économique ou relationnel, se voient habituellement dénier un droit de regard sur la politique.

Un véritable pari au vu de l'atmosphère de résignation qui règne chez la plupart des citoyens, qui ne peut fonctionner que dans une étroite collaboration avec les associations locales. Ils en sont actuellement au stade de la prise de contact. Les dés sont lancés...

fm

Agence du Bon Citoyen

M. William : « Je n'assumerai pas personnellement la responsabilité d'un problème qui ne peut être réglé par ma seule volonté »

Le conseiller : « Que faites-vous, William, que faites-vous ? »

Tous les regards de l'Agence sont braqués sur ce bureau. M. William se lève et prend la parole :

« Que ceux qui estiment que les problèmes auxquels nous faisons face ne peuvent être réglés par une politique de culpabilisation et de répression veuillent bien m'accompagner. Nous avons notre mot à dire sur la façon dont sont gérées nos vies ».

C'est ainsi qu'ils partent vers la place publique, bien décidés à poser la question du bien commun.

C'est peut-être le destin qui marchait dans les rues.

1 Quelques associations impliquées dans le CNCDS (liste non exhaustive et toujours en mouvement) : Agir contre le chômage (AC ! Nantes et AC ! CUN), GASProm-ASTI, Ligue des droits de l'Homme (LDH), Syndicat des Avocats de France, Syndicat de la Magistrature, CGT Santé-action Sociale, CNT Santé Social, SUD Santé Social...



Imaginons...

Par Le DÉBUT des mots

POUVOIR : depuis *poti-* : chef d'un groupe social, puis du grec *posis* : l'époux, et *despotés* : le maître de maison. Le latin, avec la rencontre de *potere* (diriger), permettra le verbe pouvoir : être capable de. Ensuite : puissance, possible, potence.

L'époux doit-il être omnipotent ou ventripotent ? Qu'est-ce que le puissant a le pouvoir de rendre possible ?



L'AUTORITÉ : depuis *aweg-* : croître, puis du latin *autoritas* : celui qui est *auctor* (auteur : qui fait croître). Celui qui dispose de l'autorité est celui qui fait croître, grandir, mais c'est aussi celui qui a le pouvoir d'imposer l'obéissance.

Ensuite : autoriser, autoritaire. Mais aussi, grâce à l'intervention des dieux pour favoriser les entreprises humaines : augure, heur, bonheur, malheur. Août.



LA POLICE DES POLICES DES POLICES...

Sécurité et déontologie

En France les fonctionnaires chargés de la sécurité publique sont sous le contrôle de leur hiérarchie avec le Ministre de l'intérieur comme premier responsable. Ensuite, on a le contrôle de la chambre d'accusation (pour la police judiciaire), de l'inspection générale de l'administration, de l'inspection générale de la police nationale et aussi depuis la loi (2000-494) du 6 juin 2000 d'une commission nationale de déontologie de la sécurité (CNDS). La CNDS est une autorité administrative indépendante qui reçoit les plaintes des usagers qui reprocheraient un abus de pouvoir des forces de l'ordre. Cette admi-

nistration a un pouvoir de contrôle. C'est un lieu de recours officiel.

Le mot bavure devrait avoir disparu depuis belle lurette avec une telle ribambelle de contrôleurs. Comment ? Comme pour le chômage, on ne sait plus très bien si le gouvernement actuel dit toute la vérité ? Le rapport 2006 de la CNDS fait état d'une augmentation des plaintes reçues de 25 % par rapport à 2005. Le Canard Enchaîné du 7 mars nous apprend que l'omniprésent ministre candidat à l'Élysée a réussi en décembre dernier, par un discret amendement, à modifier la composition de cette commission indépendante. Désormais, un com-

missaire du gouvernement avec adjoints participeront avec leurs copains aux travaux de la CNDS. La sécurité, l'indépendance et la transparence des services publics sont pourtant les thèmes de campagne de Nicolas Sarkozy. Cet homme va-t-il faire mieux que son prédécesseur ? Il en a l'envergure.

Il reste donc à saluer et à vivement encourager l'initiative nantaise que nous vous rapportons page 4. Elle a malheureusement véritablement sa place pour veiller au respect des personnes exposées à certains policiers.

oa

www.cnads.fr/ et Art. 19 du décret n° 86-592 du 18 mars 1986 portant sur le code de déontologie de la police nationale.

DANS LA MUSETTE DE L'ÉGARE

« L'ABÉCÉDAIRE DE L'ENGAGEMENT » DE MIGUEL BENASAYAG

Miguel Benasayag est philosophe et psychanalyste. Il a passé plusieurs années en prison en Argentine en tant qu'ancien combattant de la guérilla guévariste. À sa libération, il s'installe en France où il continue son activité de militant de la guérilla. Il écrit une vingtaine de publications sur le thème de l'individu dans la société et les différentes formes d'intervention/action qu'il peut mettre en œuvre en tant que militant.

L'Abécédaire de l'engagement est une publication éditée en 2004. Son objet vise à « redonner aux mots leur substance ». Déjà, dans notre actualité où les mots sont utilisés à tort et travers et les concepts galvaudés, ce préambule est une bouffée d'oxygène. L'énumération qui s'en suit est intelligente (au

sens de doué de la fonction mentale d'organisation du réel en pensées), pleine de bon sens et très largement enrichissante puisque cet intellectuel met à la portée du lecteur des concepts psychanalytiques et philosophiques.

Ce n'est pas un énième livre idéologique ou dogmatique, mais une « boîte à outils » où les rôles des militants, les actions engagées, l'individu et le collectif sont séquencés pour mieux les définir et leur (re)donner le poids et la force qu'ils devraient avoir.

Par exemple, pour Benasayag la définition de l'individu est la suivante : « Toute personne est une multiplicité. [...] Cette multiplicité est beaucoup trop opaque pour

notre société qui préfère identifier l'homme à son moi ou sa conscience. Concrètement, la différence est énorme. [...] Une personne conçue comme une résultante n'existe

nulle part puisqu'elle ne s'identifie à aucun des éléments qui la constituent et qui, eux, ne sont pas dans le devenir : le moi, le diplôme, l'argent et l'image du moi par exemple. Lorsqu'un être humain décide de s'identifier à un de ces éléments, il prend une partie de son être pour la totalité ». C'est l'aliénation.

Une cinquantaine d'items sont traités dans la même veine tels que l'action, la liberté, la communication, le vote, la souffrance, etc., qui permettent de s'interroger sur les valeurs

et les fondements de l'engagement et du militantisme tant du point de vue collectif qu'individuel.

D'ailleurs, il nous dit : « L'individu croit compter les forces dont il dispose pour ensuite s'investir dans la société. La vie est tout autre. Nous sommes toujours déjà engagés ».

Miguel Benasayag a été chroniqueur sur France Culture. Il a été licencié en mars 2004 suite à une chronique jugée trop partisane sur les lois sécuritaires mises en place par N. Sarkozy. À lire le texte (dont il est l'auteur) qui a inspiré sa chronique, on ne peut que constater l'actualité et la dangereuse efficacité du sus nommé.

rs

L'Abécédaire de l'engagement, Miguel Benasayag, édition Bayard, 2004.



en chantant La marseillai-zeu, Je BAND-eu, Je BAND-eu...

Identité : de *idem*, le même. L'identité, individuelle ou collective, c'est d'abord ce qui permet de se reconnaître ou d'être reconnu comme un et permanent. La construction de l'identité n'est possible que par la présence d'un Autre, dont je me distingue sans pouvoir m'en séparer. C'est là que les problèmes commencent : si je perçois l'Autre comme menaçant, j'aurais tendance à le fuir, à le repousser ou à l'agresser pour protéger ce que je sais de mon identité et que je ne veux pas perdre.

ALLONS BON ! D'où me viendrait l'idée que l'Autre puisse être menaçant ? Sinon de ce que je perçois mon identité comme finie, achevée, si bien que toute altération causée par la fréquentation de l'Autre en provoquerait la ruine.

Mais : à quel moment puis-je savoir que mon identité est abou-tie ? À ce stade, prétendre répondre à cette question serait admettre que l'histoire a une fin et que son mouvement est impulsé par le génie humain (ou par une intervention divine) vers cette fin. Ce qui ne se peut pas ! Sauf à considérer le retour de Jésus sur Terre comme une possibilité historique. Ou à nier l'historicité (le mouvement) des phénomènes individuels et collectifs. (C'est le « coup de Berlin ». En 1989, quand le mur de Berlin tombe, la pensée de l'époque proclamait : c'est la fin de l'Histoire, car voilà la preuve de l'échec du communisme et le triomphe du libéralisme occidental comme seule alternative, la paix par l'équilibre de marché peut maintenant prospérer sans entraves. Y'en a qui l'ont cru. Et qui y croient encore, en considérant les conflits périphériques à l'Occident comme les derniers soubresauts de l'histoire ancienne, des échos, bientôt étouffés par le nouvel ordre mondial qui se propage partout. Ayez confianssssssssse).

Alors, asseoir un discours politique sur l'identité est fondamentalement totalitaire. Car c'est nier l'Histoire deux fois : en ne regardant dans le passé que ce qui conforte l'identité présente (le révisionnisme pour histoire officielle) et en programmant pour l'avenir les moyens d'accéder à un équilibre harmonieux et stable (qui ne peut être possible qu'en créant une société d'individus en tout point identiques jusque dans leur personnalité, ou bien en fondant des castes hiérarchisées d'individus homogènes soumises à un fort contrôle social et/ou policier en vue de prévenir, de dissuader et de réprimer toute tentative de révolte individuelle et collective. Y'a d'excellents bouquins qui racontent

Je suis pas chauvine, mais La France est quand même La reine Des Fromages noir Désir

ce genre de joyeusetés. Et pas que des romans d'anticipation).

Dès lors, la démocratie, on s'en fout. Et la bonne société se tape sur les cuisses, parce qu'elle sait d'avance à quelle caste elle appartiendra (moi, à sa place, je me méfierai quand même).

L'identité, au sens strict, ne peut donc être invoquée quand, dans le même temps, on prône le changement, le mouvement, la rupture. Les deux ne se peuvent pas. Sauf à discuter longuement de l'identité pour montrer qu'elle peut être plurielle et en mouvement, organisée autour d'un noyau dur unique et permanent qui absorbe en s'en enrichissant les effets des interactions avec l'Autre, qu'on est toujours à la fois le même et différent, que l'identité est évidemment complexe et que tout le monde, en définitive, le sait bien, etc...

Mais la dialectique ici est coupable (comme toujours en politique lorsqu'elle vise à sauver les apparences. Staline était le meilleur pour ça) : elle permet, en facilitant l'usage du mot, de masquer le réductionnisme et la démagogie que son usage induit inévitablement. L'identité de la France est

Nicolas Sarkozy, 14 janvier 2007, discours d'investiture à l'UMP, Paris :

«Ma France, c'est une nation qui revendique son identité, qui assume son histoire.»

«La France, c'est ce pays à nul autre pareil dont le monde a besoin pour vivre en paix et pour qu'un exemple lui soit donné»

«Ma France, c'est le pays qui, entre le drapeau blanc et le drapeau rouge a choisi le drapeau tricolore, en a fait le drapeau de la liberté et l'a couvert de gloire.»

«Ma France, c'est une nation ouverte, accueillante, c'est la patrie des droits de l'homme. (...) J'aime passionnément le pays qui m'a vu naître. Je n'accepte pas de le voir dénigrer.»

«[Voici ce pays] qui aujourd'hui semble avoir perdu cette foi en lui-même, cette conviction que le destin l'avait créé pour accomplir de grandes choses et pour éclairer l'humanité.»

«Je dois rassembler les français, je dois les convaincre qu'ensemble tout deviendra possible !»

«Ma France, c'est celle de tous les Français sans exception.»

Mais c'est d'abord celle de : Georges Mandel et sa fille Claude, frère Christian, Guy Môquet, Jeanne d'Arc, Gambetta, Jean Moulin, De Gaulle, Félix Eboué, Zola, Victor Hugo, Clémenceau, Simone Veil, l'abbé Pierre, Pompidou, St Louis, Carnot, Pascal, Voltaire, Henri IV, Jaurès, Blum. Et Camus, accompagné de «la force du cœur, de l'intelligence et du courage (...) pour faire échec au destin».

«Je refuse le communautarisme qui réduit l'homme à sa seule identité visible.»

Le même, 12 octobre 2006, Périgueux :

«Si nous ne sommes plus unis par la fierté d'être français [...] sur quoi allons-nous fonder notre solidarité ? D'où viendront nos droits et nos devoirs les uns vis-à-vis des autres ?»

complexe. Regardons ce dont nous sommes tous également fiers et qui nous unis pour trouver un terrain d'entente.

Pratique et simple : on se ressemble, on s'assemble.

Chercher le rassemblement par la ressemblance, c'est nécessairement réduire l'identité de chacun à une identité commune et transcendante. Pour que l'identification soit possible, il faut qu'elle soit positive : des héros, des génies, des chefs, des martyrs. Des presque mêmes que

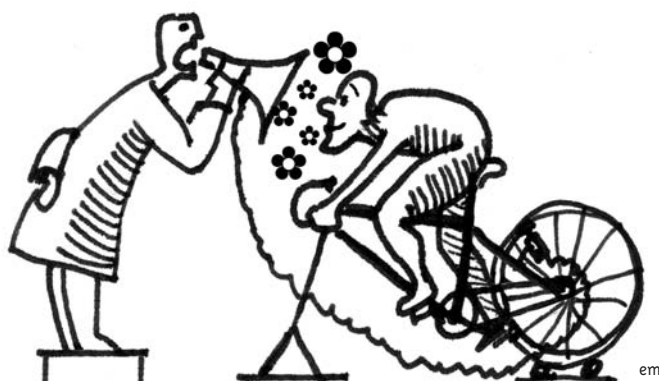
moi, car ils sont réputés être ce que j'aurais voulu devenir moi-même. Le reste ? Les autres ? On en parlera plus tard, c'est pas le moment là, tu vois pas que je suis en train de transcender à moi seul tout un peuple ?

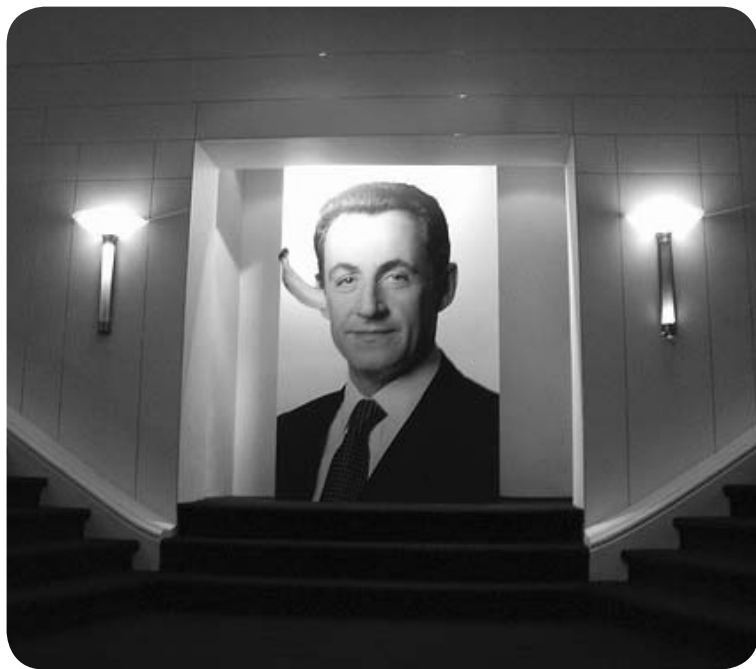
Et c'est ça qui plaît.

Roger Hanin, André Glusckman, Alain Finkielkraut, Jean Reno, Christian Clavier, Steevie, Johnny, Faudel, etc, etc, etc... rassemblés autour de leur candidat parce que celui-ci leur a révélé qu'ils étaient de la race des héros, des génies, des chefs, des martyrs. Et avec eux un bon paquet d'autres français selon les sondages. Ce qui est plutôt rassurant pour l'avenir de la France : tous ces héros et génies associés ne manqueront pas de couvrir de gloire notre drapeau.

Invoquer telle ou telle figure historique n'est pas une «captation d'héritage» (François Hollande), c'est tout simplement de la propagande¹. Celle-ci n'ayant d'autre but que de justifier ceci : « On n'élit pas un arbitre mais un leader qui dira, avant, tout ce qu'il fera et surtout qui fera, après, tout ce qu'il aura dit avant ! ». Leader : celui qui mène,

TOUT FLATTEUR VIT AUX DÉPENS DE CELUI QUI L'ÉCOUTE La Fontaine





QG de campagne de NS

L'ELYSÉE PASSE EN TÊTE DE GONDOLE

Elle est pas belle ma grosse banane ? Avez mes bonnes salades...

Il ne faut pas être spécialement journaliste ou expert pour ressentir un écœurement devant le tintamarre des élections. À l'heure où le citoyen est mis à l'honneur sur la scène républicaine et démocratique, n'est-ce pas le moment de dénoncer par tous les moyens les liens malsains qu'entretiennent ouvertement les médias, les politiques et le monde marchand au détriment de la vérité et du respect du bien commun ? L'abrutissement continu des mass-médias, la privatisation progressive de tous les domaines publics (autoroutes, téléphone, énergie, eau, etc), l'omniprésence policière et l'augmentation des bavures, incitent plus que

jamais à chercher des alternatives. Le consommateur citoyen, sondé comme une soupe « Campbell » de chez Warhol, a toujours la liberté, par l'article 17 de la Déclaration des droits de l'Homme, de revendiquer et d'animer une résistance modeste, mais farouche, à l'impasse historique dans laquelle on nous enfonce. Le consommateur n'est-il pas aussi adulte, travailleur et citoyen ? Lequel compte le plus ?

Une voix comme celle de l'Égaré contribue à sa manière à encourager le questionnement de la place de l'Homme, l'individu socialisé, dans notre arrogante société occidentale.

02

qui dirige, qui conduit. Conduire est issu du latin *dux, ducis* : le chef. Dans la lignée de tous ceux-là qui ont fait la France, je serai votre guide, votre chef. Et tant pis pour la constitution de la V^e République (qu'on prétend par ailleurs défendre pour une « démocratie irréprochable ») qui, par son article 5, pose le Président ainsi : « Le Président de la République veille au respect de la Constitution. Il assure, par son arbitrage, le fonctionnement régulier des pouvoirs publics ainsi que la continuité de l'Etat. » Seul le gouvernement « détermine et conduit » la politique de la nation, sous l'autorité du Premier Ministre qui le « dirige » (articles 20 et 21). Que 50 % des Français se prononcent pour un candidat qui se déclare d'emblée anticonstitutionnel révèle ceci : cette nation de héros occupée à se pomponner devant un miroir de fête foraine ne connaît rien au droit qui la protège.

Une telle interprétation de la Constitution (mais Sarkozy n'est pas le premier à nous faire le coup) permet dès lors n'importe quelles contradictions ensuite dans le projet : car le chef, éclairé par l'intelligence de la nation, ne se trompe pas. De toute façon, la nation, frissonnant dans sa communion identitaire, ne l'écoute plus. Elle le regarde. Et ne l'entend pas lorsque, réduisant, mutilant l'identité de la France à ses attraits les plus séduisants, il encourage un communautarisme bourgeois, arrogant et archaïque.

«Tout deviendra possible». Tout ? Quoi donc, exactement ?

é.Bé.

¹ Propagande : de pak- : fixer, enfoncer, qui donnera le latin pax, pacis : paix. Au XVII^e, congrégation romaine chargée de propager la foi (congregatio de propaganda fide), de façon, donc, à la fixer partout jusqu'à atteindre la paix, c'est-à-dire l'absence de troubles. Toutes les paix se valent-elles ?

J'aime Bien mon Pays, mais faut pas POUSSER



Comment penser que l'on pourra un jour faire aimer ce que l'on aura appris à détester ? Au bout du chemin de la repentance et de la détestation de soi il y a, ne nous y trompons pas, le communautarisme et la loi des tribus.(...)

On ne construit rien sur la haine des autres, mais on ne construit pas davantage sur la haine de soi. On ne construit rien en demandant aux enfants d'expié les fautes de leurs pères.

De Gaulle n'a pas dit à la jeunesse allemande : « vous êtes coupables des crimes de vos pères ». Il lui a dit : « je vous félicite d'être les enfants d'un grand peuple, qui parfois au cours de son histoire a commis de grandes fautes ».

Au peuple de notre ancien empire nous devons offrir non l'expiation mais la fraternité.

A tous ceux qui veulent devenir Français nous offrons non de nous repentir mais de partager la liberté, l'égalité et la fierté d'être Français.

Nicolas Sarkozy, 14 janvier 2007, discours d'investiture à l'UMP, Paris

LES FRANÇAIS SE SONT PRIS D'UNE BELLE PASSION POUR DÉSHONORER ET DISCRÉDITER EUX-MÊMES LEUR GLOIRE. NAPOLEON

Bien sûr qu'il faut lutter contre le communautarisme. Mais on ne comprend pas : en quoi la repentance conduit-elle à la détestation de soi et au communautarisme ? Et : aimer la France signifie-t-il de la défendre contre ses victimes ?

Quant à De Gaulle, lorsqu'il pardonne au fils des bourreaux de la France, en quoi cela exonère-t-il la France de reconnaître ses erreurs auprès des fils de ses propres victimes ?

Alors, plutôt que de rejeter la question de l'héritage du colonia-

lisme au prétexte de préserver la fierté française, peut-être serait-il bon d'entendre d'autres voix, tout autant estimables. Ce qui permettrait de ne pas nier l'histoire de ceux que l'on prétend vouloir intégrer.

La voix d'Aimé Césaire par exemple : né en 1913 et toujours vivant, poète, professeur de lettres, maire de Fort de France et député de la Martinique jusqu'en 2001, celui-ci ne figure pas au Panthéon identitaire de Sarkozy¹. Réparons pour lui cet oubli et glissons-nous entre Félix Éboué et De Gaulle (on ferme

les yeux et on imagine que c'est Nicolas Sarkozy qui parle) :

- La France, elle a 42 ans et la lucidité d'Aimé Césaire, en 1955. Je veux que vous entendiez sa voix :

« Colonisation et civilisation ?

La malédiction la plus commune en cette matière est d'être la dupe de bonne foi d'une hypocrisie collective, habile à mal poser les problèmes pour mieux légitimer les odieuses solutions qu'on leur apporte.

Cela revient à dire que l'essentiel est ici de voir clair, de penser

clair, entendre dangereusement, de répondre clair à l'innocente question initiale : qu'est-ce en son principe que la colonisation ? De convenir de ce qu'elle n'est point : ni évangélisation, ni entreprise philanthropique, ni volonté de reculer les frontières de l'ignorance, de la maladie, de la tyrannie, ni élargissement de Dieu, ni extension du Droit. D'admettre une fois pour toutes, sans volonté de broncher aux conséquences, que le geste décisif est ici de l'aventurier et du pirate, de l'épicier en grand et de l'armateur, du chercheur d'or et du marchand, de l'appétit et de la force, avec, derrière, l'ombre portée, maléfique, d'une forme de civilisation qui, à un moment de son histoire, se constate obligée, de façon interne, d'étendre à l'échelle mondiale la concurrence de ses économies antagonistes. (...)

On me parle de progrès, de « réalisations », de maladies guéries, de niveaux de vie élevés au-dessus d'eux-mêmes.

Moi, je parle de sociétés vidées d'elles-mêmes, des cultures piétinées, d'institutions minées, de terres confisquées, de religions assassinées, de magnificences artistiques anéanties, d'extraordinaires possibilités supprimées.

On me lance à la tête des faits, des statistiques, des kilométrages de routes, de canaux, de chemins de fer.

Moi, je parle de milliers d'hommes sacrifiés au Congo Océan. Je parle de ceux qui, à l'heure où j'écris, sont en train de creuser à la main le port d'Abidjan. Je parle de millions d'hommes arrachés à leurs dieux, à leur terre, à leurs habitudes, à leur vie, à la vie, à la danse, à la sagesse.

Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme.

On m'en donne plein la vue de tonnage de coton ou de cacao exporté, d'hectares d'oliviers ou de vignes plantés.

Moi, je parle d'économies naturelles, d'économies harmonieuses et viables, d'économies à la mesure de l'homme indigène désorganisées, de

cultures vivrières détruites, de sous-alimentation installée, de développement agricole orienté selon le seul bénéfice des métropoles, de rafles de produits, de rafles de matières premières.

On se targue d'abus supprimés.

Moi aussi, je parle d'abus, mais pour dire qu'aux anciens – très réels – on en a superposé d'autres – très détestables. On me parle de tyrans locaux mis à la raison ; mais je constate qu'en général ils font très bon ménage avec les nouveaux et que, de ceux-ci aux anciens et vice-versa, il s'est établi, au détriment des peuples, un circuit de bons services et de complicité. »²

Lorsque les uns estiment avoir vécu un viol de leur propre identité, n'y a-t-il pas nécessité à comprendre



l'histoire aussi depuis leur point de vue ? Mais il ne faut plus s'inquiéter : avec un candidat qui déclare : « Je suis révolté par l'injustice et c'en est une lorsque la société ignore les victimes », la France n'oubliera plus que la justice est le droit des plus faibles et que, s'agissant de son histoire coloniale, la victime ce n'est pas elle. C'est tout au moins l'ambition qu'elle devrait se donner si elle veut continuer à rester « à l'avant-garde de la civilisation ». Ou alors se réalisera la prophétie d'Aimé Césaire :

« Une civilisation qui s'avère incapable de résoudre les problèmes que suscite son fonctionnement est une civilisation décadente.

Une civilisation qui choisit de fermer les yeux à ses problèmes les plus cruciaux est une civilisation atteinte.

Une civilisation qui ruse avec ses principes est une civilisation moribonde ».³

É.BÉ.

¹ Aimé Césaire avait refusé de recevoir N. Sarkozy en décembre 2005. C'est peut-être pour ça. Cependant, en janvier dernier, le ministre de l'intérieur lui annonce par une belle lettre la « marque exceptionnelle de la reconnaissance de l'état » qui rebaptise l'aéroport de la Martinique en Aimé Césaire, souscrivant ainsi à « la volonté des martiniquais ». Et voilà comment, « avec mon plus profond respect », on « transcende les traditionnels clivages politiques » : en honorant son adversaire de son nom sur une pancarte. (Les citations sont extraites de la lettre du Ministre de l'Intérieur à Aimé Césaire, du 16 janvier 2007).

² Discours sur le colonialisme, éditions Présence Africaine.

³ ibid.

OÙ ÇA, LA PLUME DE LA RÉPUBLIQUE ?

Quand des journalistes enquêtent en surface, touchent-ils le fond ?

Bien sûr, Nicolas Sarkozy (comme d'autres candidats) n'écrit pas lui-même ses discours. Sinon, il n'aurait jamais le temps de les dire. En soi, ce n'est pas choquant.

Mais ce qu'il y a de frappant, ici, c'est que ses derniers discours (particulièrement celui du 14 janvier) ont attiré l'attention des médias par leur lyrisme, nouveau chez le candidat. Les regards se tournent alors vers Henri Guaino, « la plume de la République »¹, recruté au printemps 2006 comme écrivain public par Nicolas Sarkozy et inventeur de la « fracture sociale » du Chirac cuvée 95. Des journalistes alors déploient leurs compétences d'enquêteurs pour nous permettre de comprendre comment Henri Guaino travaille.

Grâce à Philippe Ridet, du Monde², on sait désormais que « l'apparition dans le discours de personnages historiques ou actuels a (...) été négociée » et que « l'homme écrit



toute la nuit s'il le faut », qu'il « fait appel à sa mémoire pour retrouver les citations de figures de la gauche » ou qu'il « recherche sur le site Internet de l'office universitaire de recherche socialiste celles qu'il aurait oubliées ». L'avenir de la France en est transfiguré, non ?

Nicolas Demorand, lui, construit son 7/9:30³ du 27 février dernier autour de celui à qui il est certainement utile de demander pourquoi l'expression *plume de Sarkozy* « ne (lui) plaît pas ». Ensuite, pendant 10 minutes, il s'agit de s'acharner pour savoir si « l'idée de Blum et Jaurès⁴ » vient de lui ou pas, ce qu'il « apporte exactement » à Nicolas Sarkozy, c'est-à-dire « quelles idées », « quelle coloration ». Ceux qui se passionnent pour la *guaino's touch* et la « coloration » des discours de son patron sont ravis.

Le Figaro, par Charles Jaigu⁵, se met au diapason. Mais tout en laissant glisser, incidemment et sans relever, ces aveux de Nicolas Sarkozy lui-même : « Pour préparer mon discours du 14 janvier, j'ai montré [à Henri Guaino] le testament du frère Christian à Tibéhirine. Il m'a écrit une page entière, mais c'était trop fort, trop long. **L'émotion vient de ce qui est évoqué, pas exposé. Nous avons fait dix versions pour obtenir l'effet recherché.** » (souligné par nous).

L'effet recherché. L'émotion. Le réflexe, pas la réflexion. Le frisson, pas la raison.

Tout occupé à comprendre comment on écrit un discours, on se désintéresse de ce qu'il signifie. Et on permet à celui qu'on questionne, et qui veut à tout prix être celui qui me représentera à l'étranger, m'avouer qu'il me prend pour un crétin.

Sans rien dire.

On peut croire, avec Nicolas Demorand, qu'Henri Guaino « n'est pas seulement une plume servile ». Mais on s'en fout. Il importe seulement de savoir qu'elle est vile. Alors, comment préserver la dignité du lecteur ou de l'auditeur si le journaliste garde les yeux fermés sur ce qui devrait les lui crever ?

É. BÉ.

¹ Le Monde, 21.11.2006, Philippe Ridet

² 9.02.2007

³ France Inter

⁴ le fameux discours d'investiture du 14 janvier

⁵ 26.02.2007

Ses P'tites manies

Georges Frêche, ex-maire de Montpellier, président de la région Languedoc-Roussillon, a toujours eu du mal à se contenir. Ses sorties, d'après un journaliste du Midi-Libre, suffiraient à remplir une page chaque jour. Les plus médiatisées auront concerné les harkis (des « sous hommes ») ou les blacks de l'équipe de France (dont le grand nombre représente selon lui « une honte pour la France »). Il en a fait d'autres, et pas des moindres. Jusqu'à devenir lui-même la honte du PS.

Mais, la personnalité délicate du bonhomme s'exprime de façon plus savoureuse encore dans la grande ambition qu'il a caressée pour sa région entre 2004 et 2005. Aneth', une égarée de Montpellier, raconte.

Pour entrer dans l'Histoire, Georges Frêche décida de lier son nom et son destin à ceux de sa ville, celle qu'il a défigurée pendant 27 ans, lui donnant des allures de grande dame plus conforme à ses ambitions démesurées.

Mais cela ne suffisait pas à donner la consistance historique qui ferait entrer Monsieur dans les livres. Pas l'ombre d'un grec, d'un romain, pour redorer le blason de cette bourgade marchande remontant à peine au Moyen-Âge. Alors, décidément, pour magnifier sa ville et s'auréoler des éclaboussures de son prestige, pas d'autre choix que celui de la falsification de l'Histoire érigée au rang de culture régionale. Il fallait tout simplement inventer une culture, ancrer cette ville dans l'histoire riche de la Méditerranée et, par un glissement de sens, lui attribuer toute sa signification, la propagande se chargera du reste en nous vantant la véracité historique de la clé de voûte de cette entreprise de mythification : **la Septimanie**².

La manipulation est simple, un petit changement de nom et le tour est joué : le Languedoc-Roussillon devient Septimanie. En associant deux mots, Septimanie et Montpellier (Frêche étant déjà uni à Montpellier), voilà la cohorte de grecs, romains... qui se bousculent au portillon de l'Histoire. La production de la Région à ce sujet révèle l'ampleur de l'intoxication. Dans l'article « Logotype », nous apprenons que « Montpellier et la Septimanie c'est une autre façon de faire l'histoire de France, du côté des Grecs, des Phéniciens, des Byzantins, du califat omeyyade de Damas puis de Cordoue, des Italiens, des Espagnols, des Catalans... ».

Le logo représentant un soleil formé de sept soleils nous renseigne sur la position cosmique de la Septimanie, et de son bienheureux fondateur, rien moins que « cœur du monde », quelle modestie ! Peu importe que

ce logo coûtant 13 000 € soit un plagiat piqué dans un bouquin de broderie où il représente les astres nocturnes. Le soleil a d'autres symboles pas très républicains qui font la fierté de Frêche : « À défaut d'être Dieu lui-même, le soleil est une manifestation de la divinité [...] symbole du père [...] il incarne un principe d'autorité, le soleil est un symbole royal ou impérial ». Quelle tentation d'attribuer toutes ses qualités au fondateur de la Septimanie, qui a également établi un nouveau calendrier coïncidant, ô hasard et humilité, avec son avènement à la présidence de la Région. Le nouvel empire étant créé, il fallait un empereur, et la propagande officielle a trouvé en Alexandre le Grand une comparaison sans prétention.

Monsieur Soleil sachant aussi se faire épicier, la Septimanie devient une marque parasitant des produits lui préexistant « qui fait de la Septimanie un territoire unique aux yeux du monde... œuvre d'art naturelle, stylée et résolue » sic. Une petite phrase anodine nous renseigne sur tout le mal donné pour falsifier l'histoire : « C'est ainsi que Septimanie®, balise son territoire en adoptant une identité ». Tout est dit ! Le ® signifie simplement le rachat de la marque pour la modique somme de 35 000 €.

La principale action de la Région,



ITV Dimitri

SEPTIMAN



autre s'accaparer « l'authenticité d'un terroir » (on ne compte plus le nombre de fois où ces mots sont utilisés dans la propagande officielle), reste la communication : la campagne agroalimentaire coûtera 2 500 000 €³ !

En plus d'un affichage surdimensionné dans les rayons du supermarché géant qu'est la Septimanie, on a vu fleurir un petit livre rouge : « Avec eux l'été sera chaud », vantant les mérites érotisés des produits septimaniens.

Pour la petite histoire dans la néo-grande histoire, celle du règne total en Septimanie, face aux pressions d'un électoralat bousculé dans son régionalisme, le nom de la Région n'a pu être changé⁴. Néanmoins le logo restera, mais aussi la marque éponyme. Pourtant, le déclin du soleil s'accélère, Frêche a beau reconnaître sa « mégalomanie » sur France Culture, plus personne n'est disposé à accepter ses dérapages. Sa langue a fourché quelques fois de trop et le franc parlé qui faisait son honneur lui vaut désormais un isolement politique. Même le PS décide de se passer de cette mauvaise pub juste avant les élections, la mairie de Montpellier prend ses

distances... et l'on se rappelle avec amusement qu'il était poursuivi partout par des femmes voilées avec des pancartes « Non, nous n'avons pas les oreillons », car il avait cru drôle de les stigmatiser ainsi devant les journalistes.

Mais il a eu largement le temps d'accomplir sa besogne et sévit encore à la Région, suivant une méthode qui a aussi fait ses preuves dans d'autres villes.

Que ce soit à Lille ou à Montpellier, une étape de plus est franchie dans la confiscation de la ville qui devient un lieu à consommer, destiné avant tout aux touristes et dont les édificateurs ratissent large (urbanisme, sécuritaire, propagande, marketing et j'en passe et des meilleures) pour la rendre impropre à toute autre utilisation.

aneth

¹ Aneth coopère à « Rue Coupe Jambes », publication irrégulière et libre distribuée dans la rue à Montpellier. Si vous passez dans le coin, vous le trouverez à la librairie-bibliothèque Scrupule qui, depuis 10 ans, accueille ateliers et réunions de collectifs, organise des rencontres, choisit les bouquins qu'elle a envie de vendre... Un de ces lieux qu'il faut soutenir. Demandez des infos ici : librairiescrupule@no-log.org

² Voir : septimano.free.fr, cr-languedocroussillon.fr, et aussi : fr.wikipedia.org/wiki/Septimanie

³ le Midi-Libre, 22.09.2005

⁴ le 23.09.2005, après une manifestation à Perpignan réunissant 8 000 personnes.

La CULTURE DU narcissisme selon LASCH

Christopher Lasch définit le narcissisme dans la dynamique historique et sociale de son pays (les USA) dans les années 60-80. Il décrit une société fascinée par l'image, la célébrité et la réussite. Lasch n'aime pas plus l'état providence que la bureaucratie. Il accuse les pouvoirs dominants, états, institutions et entreprises « d'affaiblir le rôle des parents ». « *Il existe (selon lui) un rapport étroit entre l'érosion de la responsabilité morale et l'affaiblissement de*

la capacité d'autonomie ». L'individu occidental, selon Lasch, perd toutes ses prérogatives. Il est dépendant des experts de toutes sortes (santé, éducation, etc.). Que lui reste-t-il ? La liberté de consommer. Vivre dans l'immédiateté. Oublier la co-construction d'un monde différent et ne s'occuper que de son image. La quête du bien-être personnel dépasse l'intérêt commun. Il parle des politiciens qui sont entre les mains des grandes maisons de publicité. Pour info, Nicolas Sarkozy fait appel au cabinet international Boston Consulting Group (BCG) spécialisé dans le conseil stratégique des entreprises (le Monde, 14 sept. 2006). Lasch met en perspective le culte de la consommation avec « la culture de masse » qui fournit à tour de bras « du crédible à la place du vrai ». Ce livre date un peu au niveau de la mise en scène des shows politico-médiatiques. Il se concentre uniquement sur les États Unis. Il n'empêche, son Narcisse est contemporain, purement occidental, toujours actuel partout sur la planète. Il veille en chacun de nous. Les pratiques commerciales pour nous refiler de belles salades turbinent encore à plein régime. Qui connaît les véritables chiffres du chômage ? « *La communication d'influence* » des agences de publicité, Publicis, Euro RSCG, Havas, etc., s'occupe désormais de la « visibilité » des candidats. (Libération, 18 octobre 2006). Les projets sociaux de demain sont vendus de la même manière que les déodorants et les couches-culottes. Cette situation contribue pour beaucoup au désintérêt croissant du politique. Christopher Lasch a le mérite de nous interroger sur le sens

de l'Histoire et sur les jeux d'identifications qui façonnent l'opinion. L'Homo sapiens est-il condamné à se faire broser le nombril dans le miroir aux alouettes, à avaler des couleuvres et finalement à renoncer à dire NON ?

0a

C'EST PAS D'AUJOURD'HUI

« La politique traite ce qu'il y a de plus complexe et de plus précieux : la vie, le destin, la liberté des individus, des collectivités, et désormais de l'humanité. Et pourtant, c'est dans la politique que règnent les idées les plus simplistes, les moins fondées, les plus brutales, les plus meurtrières. C'est la pensée la moins complexe qui règne sur cette sphère qui est la plus complexe de toutes. Ce sont les structures mentales les plus infantiles qui y imposent une vision manichéenne où s'opposent Vérité/Mensonge, Bien/Mal. C'est dans la sphère politique que règnent la pensée close, la pensée dogmatique, la pensée fanatique, le tabou, le sacré... Certes, comme toute chose humaine, la politique se nourrit de mythes, qui eux-mêmes se nourrissent de nos aspirations les plus profondes. Mais, c'est dans le mythe politique que se sont réfugiées et déversées les eschatologies, les promesses de Salut, qui ont transformé ces mythes en illusions. »

Edgar Morin Pour entrer dans le *xxi^e* siècle, le Seuil 1981



Par Le DÉBUT des mots

Le Bien commun : ça se complice. On n'arrive à rien de satisfaisant en quelques mots et les quelques pages de l'Égaré n'y suffiraient pas. On va se contenter de ça :



« Le bien commun transcende les intérêts privés et n'en est pas la somme. Il n'est pas défini au sens d'une loi ou d'une norme qu'il suffirait d'appliquer : il suppose le débat, la délibération au regard de ce qui semble juste et bien. Il peut s'opposer à la vertu et aux (...) conventions. » (Claude Rochet, d'après Thucydide)

On n'en sait pas beaucoup plus, et on veut bien admettre l'hypothèse d'une utopie. Toutefois, ça pose des repères : Le bien commun ne pouvant se réaliser

tant que le plus faible n'y a pas accès lui-même ; les démocraties contemporaines, par leur arsenal juridique et législatif, leurs modèles économiques et leurs appareils institutionnels, échouant à lui garantir cet accès ; le plus faible étant par ailleurs politiquement sous-représenté, voire pas du tout ; enfin, suivant Einstein qui pose qu'on ne résoud pas un problème avec les mêmes modes de pensée qui l'ont engendré, la conséquence s'impose : nous avons besoin d'un nouvel imaginaire politique.

La bonne blague ! Ça demande de réorganiser complètement nos modes de pensée ! On n'a pas fini de rigoler.

1 De Claude Rochet : *Gouverner par le bien commun*, 2001, éditions François-Xavier de Guibert

un BÉNÉVOLE : qui a de bonnes intentions, bienveillant. C'est tout.



miroir, mon Beau miroir...

Imaginons un instant que la source sur laquelle se penche Narcisse soit une télévision ou un écran d'ordinateur. Supposons que derrière l'écran un ensemble d'entreprises très puissantes détient le pouvoir d'entretenir le mythe d'une jeunesse éternelle dans tous les cerveaux disponibles. Par l'intermédiaire de petits films savamment montés, les téléspectateurs s'identifieraient aux idoles du jour. Comme par hasard, les idoles sont belles, en bonnes santé, jeunes, célèbres, riches et désirées. Leurs goûts sont exquis et vous seriez bien dans votre époque si vous adoptiez leurs modes de vie. Vous admettez que l'identité sociale sensible et politique du citoyen/spectateur a moins d'intérêt que les pulsions d'achat du consommateur.

Maintenant, Narcisse ne se métamorphose plus en fleur mais en galerie marchande. Il atteint le Nirvana. Il est toujours à la mode, il ne connaît ni la poussière ni le vieillissement. Il est en pleine lumière à température constante. Une légère musique et un doux parfum l'invite à musarder en toute sécurité. Pas de clochard, pas de politique, la vie crue et décevante reste dehors. Du temps pour soi, pour se faire plaisir... Voir et être vu. Une ambiance enchantée comme... un plateau télé. Pourquoi les adolescents adorent les galeries marchandes ? La salle des pas perdus dans la gare des futilités « essentielles »... Ja- mais d'usure dans les galeries marchandes. Narcisse est aux anges.



0a

Quelques titres pour aller plus loin :

Marie Bénilde, *On achète bien les cerveaux. Médias et publicité*, Raisons d'Agir, 2006
Bénédicte Haubold, *Vertiges du miroir. Le narcissisme des dirigeants*, Editions Lignes de repères, 2006
Alberto Eguier, *Du bon usage du narcissisme*, Bayard éditions, 1999.

POUSSE TOI D'LÀ QUE J'M'Y METTE

d'Évelyne P., égarée de rencontre

Le pouvoir partagé et compris peut être une force, un ciment pour atteindre un but commun.

La démagogie comme mise en scène d'un semblant de démocratie joue avec notre narcissisme en nous faisant croire que notre petite personne est le moteur du bonheur collectif alors même que le politique qui se sert de cette mise en scène veut établir son propre pouvoir en flattant et manipulant les égos.

L'attraction du pouvoir et la peur de ne pas être inclus dans le groupe dirigeant sont si fortes que même lorsqu'il n'y a rien à gagner, des tas de gens sont capables de manipuler et écraser leurs collègues pour être dans la sphère de celui qui a une miette de pouvoir.

On pourrait à la limite comprendre que pour gravir des échelons et être mieux rémunéré on ait envie de pousser son voisin de bureau dans l'escalier pour qu'il ne nous gêne pas dans notre ascension...



Elodi

D'accord, c'est pas joli-joli mais en même temps comment s'attendre à autre chose dans une société où l'image, le paraître et l'avoir sont les clés du pouvoir et de l'asservissement ?

Mais on trouve le même réflexe de dénégation de son collègue quand il n'y a pas d'enjeu palpable, sinon être sous le regard du détenteur du pouvoir (ou identifié comme tel) ; un peu comme dans une fratrie quand un des enfants a peur de ne pas être reconnu comme singulier et digne d'amour par ses parents ; l'aura du pouvoir, si elle peut rejaillir indirectement sur nous, colmate les failles de notre affectivité égoïste et toujours en demande de reconnaissance : et moi maman/papa, tu m'aimes ? Tu m'aimes plus ?

On pourrait penser que celui

qui arrive à se positionner et à se structurer aussi indépendamment que possible des critiques d'autrui, en étant son propre étalon de valeurs, aurait moins besoin d'alimenter son ego aux sources du pouvoir ; il ne serait pas dupe des manipulations démagogiques et n'aurait pas non plus besoin de subordonner autrui à ses fins personnelles en lui ôtant tout droit à l'indignation.

En même temps, quelle serait la place dans la société d'un homme toujours « à côté » ? Et ne serait-ce pas là aussi la démesure d'un ego narcissique, à moins bien sûr que ça ne soit la preuve d'une empathie universelle... (mais ceci est une autre histoire...). Pouvoir et refus du pouvoir seraient-ils l'un et l'autre les aliments de notre narcissisme toujours prêt à prendre de l'expansion au détriment d'autrui ?

Le Pâté OBSCUR DE La FOI

Visite à la permanence de l'UMP, dans l'ombre d'une petite place entre cathédrale et Préfecture, à Nantes. J'ai besoin de prendre contact avec Anthony Béraud, président des Jeunes Populaires 44 (« être jeune populaire, c'est être révolutionnaire ») pour lui proposer une interview¹.

La dame de l'UMP me donne très civilement ce dont j'ai besoin : un numéro de téléphone. Sur le pas de la porte, on discute. L'Égaré, qu'est-ce que c'est... Qu'est-ce que je veux écrire... J'explique l'envie de comprendre le discours de Nicolas Sarkozy ; d'interroger, chez un jeune militant, les motivations de son engagement... Je précise que ce sera critique, parce que les choix de l'UMP ne sont pas tout à fait les miens.

- Bon alors : qu'est-ce que vous lui reprochez, à Nicolas Sarkozy ?

J'élude. Pas envie, à ce moment, de m'embarquer dans une controverse. Je glisse vers des généralités sur le fonctionnement de notre démocratie, qu'on pourrait faire de la politique autrement, qu'il y a des exemples, des expériences, quelles que soient leurs failles, qui pourraient alimenter notre réflexion sur la façon d'associer les gens aux décisions qui concernent la collectivité...

« Vous voulez consulter ? Ah mais non ! Vous vous rendez pas compte de ce que ça va coûter ? La France est déjà bien trop endettée comme ça ! Ce qu'il faut, c'est remettre la France au travail, oui ! Consulter ! Si on commence à consulter, alors... N'importe qui pourra dire ce qu'il veut... Et puis on ne sait pas, nous, non, on n'est pas... assez... Il faut être super intelligent pour savoir ce qu'il faut faire ! Il n'y a que lui qui peut faire ça. Oui, lui ».

Tout autour, sur les murs, Nicolas Sarkozy me sourit en quadrichromie.

É. BÉ.

¹ Anthony Béraud n'a jamais répondu à mon message. Les jeunes de l'UMP : jeunes.populaires44.free.fr

INCROYABLE
MAIS VRAI !!!
LES FRANÇAIS
VOTENT ENCORE !!



ITV Dimitri



Panaït Istrati est roumain. Il observe la jeunesse « bourgeoiso-socialiste d'Occident » qu'il juge « cruelle, cynique, immorale » :

« Mais à qui la faute si cette jeunesse est aussi expéditive et si dictatoriale ? Tant d'impatience, tant de goût du bien-être de la possession avant même d'atteindre vingt ans, avant d'avoir affronté la vie et d'avoir lutté !

C'EST PAS D'AUJOURD'HUI

Mais quels pourraient en être les responsables sinon les propres parents et les frères aînés de ces adolescents ? Qui a créé, immédiatement après la guerre, les méthodes démocratiques d'enrichissement du jour au lendemain, la débauche aveuglante, le lancement des vedettes qui gagnent des millions entre 11 et 20 ans, devenant les idoles des foules exaltées par tant de féerie et désireuses de suivre la même voie à tout prix, même au prix du crime ? Qui a créé la renommée des Miss Universelles, des sports qui vous apportent gloire et argent en ne vous demandant que poings et jambes d'acier ?

Et si nous passons de ce monde du faste effronté à celui de cette bourgeoisie assise qui forme le noyau des partis démocratiques, qu'y voyons-nous ? Les mêmes individus qui, d'une part, par leur presse, leur littérature et leurs chaires, ont la bouche pleine de morale et d'humanité et, d'autre part, avec une férocité de tigre, accaparent dans un pays tout ce qui est pain et beurre à tartiner le pain, violent ou fabriquent, avec une désinvolture démocratique, des lois qui leur permettent le cumul, pratiquent jusqu'au cynisme le népotisme de carrière, qui rognent sans pitié la petite paye des humbles, les poussant au détournement ou à la prostitution, alors qu'ils arrondissent leurs revenus avec des millions.

Voilà qui sont les moralistes du monde d'aujourd'hui. Eux, leur technique inhumaine et leurs systèmes de gouvernement ont donné naissance à des millions d'affamés diplômés ou misérables qui, aujourd'hui, parcourent les rues, mendiant un emploi de deux mille lei par mois. Ce sont eux les responsables du déséquilibre moral de la jeunesse de nos jours. Leur égoïsme et leur hypocrisie ont, aujourd'hui, peuplé la Terre d'adolescents qui, contemplant les dynasties de cumulards, sont forcés de choisir entre le suicide ou l'assassinat individuel ou en masse. »

Panaït Istrati — 1934 (*Le Vagabond du Monde*, traduction Hélène Guilliermond, éditions Plein Chant)

CHACALS PUANTS

Rêves gaspillés dans le silence des mémoires mortes

Bande annonce – musique qui fait peur : « Dans le silence des mémoires mortes un nouveau culte apparaît, une religion plus aliénante, plus oppressive, plus narcotique. Des divinités sourdes et aveugles siègent sur des autels domestiques. Leur temps est venu. »

Han ! Klonnng ! Chlunnkk ! Han ! Klonnng ! Chlunnkk ! Chprrrruitt !!! Rhaoouoghhaarr !!! Le dernier de ses adversaires s'affaisse lourdement à ses pieds.

Le fracas des combats s'est éteint, et il trône là, droit. Impérial. Il contemple, les yeux brûlés par la fatigue, le champ de bataille tapissé de corps râlant, pétant, couinant, achevant de se vider dans des spasmes ridicules. Il n'éprouve aucun regret, pas la moindre compassion pour ces vermines, ces sous-fifres, ces minus habens. Ces chacals puants ont osé le défier !!! Lui !!! Par les mânes

de Baal Getz ! Ils ont cru pouvoir s'emparer de son titre, de ses possessions si chèrement acquises, ils ont souillé le nom de ses ancêtres, tenté des alliances minables, monté des complots foireux et finalement ont goûté l'acier de ses lames et ont crié « maman ! » en trente-sept langues différentes. Ça lui a fait grand bien de les passer au fil de l'épée l'un après l'autre, de leur faire tâter de sa hache aussi, pour varier les plaisirs. Car il est de ceux qui écrivent l'Histoire avec une grande hache...

Sa nuque le lance et une tension dans le bras droit lui rappelle qu'il tient position depuis plus de cinq heures. Cinq heures dans le tumulte des corps à corps, cinq heures sur ce dérisoire monticule rocheux. Et il n'a pas cédé un pouce de terrain.

Méthodiquement, techniquement, il a fait ce pour quoi il est le meilleur.



Il les a annihilés.

Son rythme cardiaque ralentit, il ne sent plus ces pulsations insensées dans ses tempes, sa respiration se calme aussi et il cesse de transpirer... le silence enfin !

Il n'en revient pas d'être encore le meilleur après toutes ces batailles à chaque fois plus meurtrières. Dans la glaise détrempée agonisent des mercenaires venus de tous les continents, les moins morts geignent encore mais il ne perçoit plus qu'un vague grincement de porte.

Un sentiment de plénitude l'envahit, il rend grâce au Très Haut... Dieu-qui-met-de-l'ordre-dans-le-monde !

Omniscient, omnipotent, qui lui a conféré cette puissance, cette assu-

rance au combat, cette foi aveugle en une cause juste. La sienne.

Il commence à psalmodier une prière de reconnaissance éperdue dans une langue des temps nouveaux que seul le Très Haut peut comprendre.

Il se frotte les yeux et revoit les meilleurs moments de cette terrifiante bataille, ses nombreux amis et admirateurs pourront en lire le récit épique dans son espace privé... il pense maintenant au repos du guerrier, à ces endroits chauds et colorés où il pourra se reposer : le harem d'Ixixix, le grand bazar d'Hama-Zone et autres clubs de sudoku.

Sur le clavier, à l'invite du Très Haut, il éteint le système. Amusé, il pense qu'il pourrait l'éteindre aussi, pour tous ces bienfaits, et de nouveau il loue le nom du Très Haut.

Pour 30 euros mensuels, le Très Haut Débit lui permet de vivre vraiment, tous les jours de 19 h à tard dans la nuit, et de se purger des avanies de l'autre monde où il n'est qu'un minuscule rouage anonyme dans une autre machine à la mémoire morte.

Demain il affrontera les vannes pitoyables de ses collègues de boulot, les remontrances arrogantes de son chef, cette éprouvante promiscuité avec les autres – ses semblables –, il n'arrivera pas à échapper à tous les messages qui réprouvent son style de vie, toutes les injonctions pour ressembler aux idéaux quadrichromiques de beauté, de santé, de richesse matérielle qui jalonnent son parcours.

Et pour tout ça ils paieront, oui demain, ces chacals puants vont payer.

JP

C'EST PAS D'AUJOURD'HUI

Moi n'est jamais que provisoire (changeant face à un tel, moi *ad hominem* changeant dans une autre langue, dans un autre art) et gros d'un nouveau personnage, qu'un accident, une émotion, un coup sur le crâne libérera à l'exclusion du précédent et, à l'étonnement général, souvent instantanément formé. Il était donc déjà tout constitué.

On est peut-être pas fait pour un seul moi. On a tort de s'y tenir. Préjugé de l'unité. Là comme ailleurs, la volonté appauvrissante et sacrificatrice.

Dans une double, triple, quintuple vie on serait plus à l'aise, moins rongé et paralysé de subconscient hostile au conscient (hostilité des autres « moi » spoliés). (...)

On veut trop être quelqu'un.

Il n'est pas un moi. Il n'est pas dix moi. Il n'est pas de moi. Moi n'est qu'une position d'équilibre. (Une entre mille autres continuellement possibles et toujours prêtes).

Henri Michaux, *Plume*, Postface, NRF 1963

QUAND LA PLUIE INONDE OUEST FRANCE

Le 6 mars défilaient à Nantes et St Nazaire 5 000 personnes protestant contre les suppressions de 10 000 emplois dans leur entreprise. Ouest France rapporte l'événement dans son édition du 7 mars.

«SEULE LA PLUIE PERSISTE.»¹

Une photo de manifestants et un titre sur 3 colonnes à la une : «**Airbus : la tempête freine la mobilisation**». Trois articles ensuite : en page 3, l'interview dans la manifestation d'un ingénieur, «susceptible d'être concerné par [un] plan de départs volontaires», qui trouve «injuste» une restructuration causée par un «mauvais management» (359 mots) ; en page 9, la litanie des réactions politiques habituelles (457 mots) ; et, sur la même page, un article de Cyrille Pitois intitulée «**Airbus : mobilisation et météo cha-grines**».

Sur les 463 mots que comporte ce dernier article (titre compris), la rédactrice en utilise 295 pour nous révéler qu'un élu UDF est «là par solidarité avec le monde du travail», que le délégué

CGT est préoccupé, que celui de FO, fort d'une mobilisation à 90 %, n'exclue pas le durcissement du mouvement, qu'à 11 h l'ambiance ne décolle pas vraiment devant la mairie, que Marie-George Buffet débarque à 11 h 30 pour discuter avec une délégation CGT et CFDT, et, enfin, que FO a rencontré le président de région et le maire de St-Nazaire. Ce déferlement d'informations nous étourdit.

En passant, on s'intéresse à une dame qui nous dit ceci : « Mon mari travaille dans une boîte de sous-traitance, en peinture. Il va être dans les premiers à partir. Et moi j'ai été licenciée voilà quelques semaines. J'étais chauffeur dans une entreprise qui exploitait des lignes de transport urbain. Le réseau nazairien s'est réduit : c'est nous qui avons sauté. » Après ce témoignage,

Cyrille Pitois enchaîne : « Sur la même famille s'abat le double effet de la même logique économique ». En tout : 66 mots.

Le reste (c'est-à-dire : 102 mots) se répartit à travers 11 références à la météo du jour. Ce qui nous vaut quelques détails piquants comme ces «écharpes tricolores (...) qui perdent de leur superbe sous les attaques répétées des bourrasques» ou cet élu qui «déplie son parapluie».

ET L'ÉTÉ, IL FAIT CHAUD ?

Alors que 10 000 personnes risquent de perdre autre chose que «leur superbe», Ouest France préfère nous faire rigoler en évoquant des élus tous mouillés. C'est si comique. Ou les pittoresques «amples cirés jaunes» des salariés de la navale. C'est si *couleur locale*. ...

... Et, quand "le cortège se met en marche comme un train suisse", on se perd en conjectures sur la vitesse en usage sur le réseau ferré de nos voisins. On n'ose imaginer alors quels autres stéréotypes culturels peuplent l'imaginaire de la rédactrice.

Sur l'ensemble des 3 articles (soit environ 1200 mots), 5,5 % sont consacrés au principal drame qui devrait seul éveiller la conscience des rédacteurs jusqu'au directeur de la publication (François-Régis Hutin) d'un journal qui proclame tous les jours dans son bandeau « justice et liberté ».

Mais il est vrai que Ouest France a choisi son camp. Dans son édition du 28 février, ne titrait-il pas en une : **"Airbus : le pire semble évité à Saint-Nazaire"** ? C'est-à-dire : le pire, ce serait d'abord la suppression d'emplois dans la région. Le journal local ne confond pas fraternité avec solidarité : si le drame de 10 000 familles confrontées au licenciement mérite la compassion, réjouissons-nous quand même : nous sommes, *chez nous*, épargnés.

Le pire ? Le voilà.

L'esprit de solidarité n'étant pas le souci de la maison, ça autorise des éditoriaux comme celui de Paul Burel ce même 28 février où l'on regrette "que les politiques s'en mêlent", car, "faute de vouloir conjuguer et assumer les contraintes de l'économie concurrentielle, les politiques posent une bombe à retardement". Celle-ci consiste à oublier que le "vrai défi d'Airbus s'appelle Boeing", qui, elle, "se donne les moyens économiques de ses ambitions à l'échelle mondiale". Mais Paul Burel avoue une grande confiance en Louis Gallois, le PDG, qui saura faire preuve "d'habileté et de courage" tant "il sait composer avec l'adversité pour mieux la contourner". Donc : la survie d'Airbus dépend de la capacité de son PDG à concurrencer Boeing, en utilisant les mêmes moyens qui font le succès de l'avionneur américain : «restructuration vigoureuse», "sous traitance généralisée", "production en zone dollar".

Or, nous savons ce qu'est une *restructuration* : les salariés d'Airbus en sont l'exemple du moment. Quand la restructuration devient "vigoureuse", on se demande qui va rester pour faire le boulot. Nous savons également ce qu'est la *sous-traitance* : des petites entreprises qui dépendent des commandes et des prix de la grosse, tout en supportant les coûts de fonctionnement dont cette dernière se débarrasse pour l'occasion.

On prône donc, pour sauver une entreprise, les moyens même qui, en raison des effets de la concurrence, condamnent ses salariés, et qui condamneront les salariés de sa concurrente si "l'habileté et le courage" de Louis Gallois permettent à Airbus de remporter cette compétition mortifère. Et on prône cela alors que, **dans le même édito**, Paul Burel nous met en garde contre **"le prix à payer par des sous-traitants passés au laminage d'une politique de réduction des coûts impitoyables"**.

Pour Paul Burel, la liberté consiste à dire tout et son contraire et la justice se mesure à l'aune de son propre jugement, limité à la métropole locale. L'éditorialiste appelle ça *assumer et conjuguer les contraintes de la concurrence*.

Alors, quand le premier quotidien de France plonge ses lecteurs dans la confusion, on se dit que la pluie n'a pas fini de tomber sur la région.

é.Bé.

« Des magasins qui vous ressemblent... »

hyper-super-magasin U

... Est-ce que j'ai une tête de gondole ?



COLLÈGES DE marques : ÉCOLE à vendre ?

Un collège public standard, dans la banlieue Sud-Ouest de Nantes, qui porte le joyeux nom de St-Exupéry. Comme tous les ans, c'est la journée Portes Ouvertes. L'occasion surtout pour les CM2 de découvrir leur futur établissement.

Les enfants reçoivent la documentation nécessaire à leur compréhension d'un nouveau fonctionnement. Qu'ils pourront relire en classe puis avec leurs parents. Pour se projeter dans un avenir. S'y préparer. C'est précieux.

Mais : ces documents sont présentés à l'intérieur d'une chemise cartonnée glacée, imprimée en quadrichromie, frappée des logos de l'Académie et du Conseil Général, et couverte de 15 annonceurs publicitaires occupant 1/4 de la surface : une hyper surface commerciale, une agence immobilière, une banque mutualiste, des ambulances, 4 artisans, un grossiste en légumes, une auto école, un marchand de lunettes et un revendeur d'électroménager tous deux franchisés, une annonce générale pour les pharmacies, et deux établissements d'insertion : pour les traumatisés craniens et un Centre d'Aide par le Travail.

Ça soulève deux ensembles de questions :

Si un établissement d'enseignement public n'a pas les moyens

de financer un support de communication, doit-il faire appel à la publicité pour le faire ? Si on répond oui, y a-t-il des publicités qu'on accepte et d'autres pas ? Jusqu'où va-t-on ? Et alors : comment décide-t-on ? C'est-à-dire : de quoi veut-on se protéger ?

Et : d'où vient le besoin de présenter ces documents ainsi ? Quels sont les modèles esthétiques qui influencent ce choix ?

Sont-ils nécessairement à suivre (compte tenu du contexte) ? N'aurait-on pas pu éviter ce coût et les insolubles questions précédentes qu'elles soulèvent, en faisant autrement, plus simplement ? Un support fait maison, par exemple, à partir de matériel de récup', mettant à contribution le prof d'arts plastiques, celui de français, de techno, d'autres... Dans le cadre d'un projet d'accueil des nouveaux élèves, tourné vers une réflexion sur « l'éthique de la communication »... Dégagé des modèles stéréotypés qui flattent l'œil mais qui manquent cruellement de... *sincérité* (le marketing). Les logos de l'Académie et du Conseil Général, pour le coup, y aurait figuré dans toute leur dignité.

Plus généralement se pose la question de la place de la publicité dans notre société et des modèles qu'elle diffuse. Quand on constate la prégnance de ces modèles jusque dans les établissements d'enseignement public (qui ne sont en rien obligés de s'y conformer), est-il trop tard ?

é.Bé.



C'est pas d'aujourd'hui

dans la lutte et l'entraide, à côté d'une industrie qui remplace la solidarité par la sensation et qui (...) est encore capable de mentir avec elle. Le journalisme, qui juge mal de la place à accorder aux phénomènes de la vie, ne se doute pas que l'existence privée, comme victime de la violence, est plus près de l'esprit que tous les déboires du négoce intellectuel.»

Karl Kraus, 1933, Vienne, *Troisième nuit de Walpurgis*, traduction Pierre Deshusses, éditions Agone, 2005



« se désister », verbe pronominal jurisprudentiel et de second tour, je préfère « désister », verbe intransitif simple, d'emploi inconnu et malcommode. Je tente le jeu du dictionnaire

en espérant ouvrir un usage neuf et modeste. Je « désiste » comme écho du « j'existe », dans ce siècle, citoyen banal de la quatrième puissance économique mondiale. Au retrait du désistement classique et pronominal, je préfère l'affirmation de soi par l'existence. Je désiste et j'existe.

Désister, c'est alors d'abord observer la production de l'inutile dans nos vies. C'est voir ces protubérances de la société pousser à quelque endroit de nos corps, empêtrés. Ensembles d'actes ou de sentiments inutiles produits en série, leur inutilité doit s'entendre par le fait qu'on aurait pu s'en passer.

Usine à gaz.

Univers kafkaïen.

Bavure.

Parade.

Dérapage.

Machination.

Dépendance.

Erreur de procédure.

Fuite en avant.

Gâchis.

Bourbier.

Catastrophe.

Acharnement.

L'encyclopédie aléatoire de la bêtise et de la méchanceté.

Le pire n'est jamais sûr, mais l'existence molle et universelle de la machine à produire de l'inutile ne semble guère pouvoir être niée autrement que par ceux qui en tirent profit immédiatement ou qui voient dans cette activisme de l'inutile le champ de leurs opportunités.

L'inutile produit en série ou sur commande ne se confond ni avec la gratuité du don humain, pas plus avec la beauté du geste. Entendons ici l'inutile comme l'acte et le sentiment mauvais produits par la volonté de maquiller, de formaliser et d'organiser la domination. Désister, c'est exister en dehors de la domination, de la servitude volontaire ou obligée. Le fantasme est énorme, le chantier permanent, le doute instillé. Exister en dehors de la domination. Quelle rigolade. Quelle prétention.

Désister / exister.

Tentons maintenant la forme transitive. Désister les formes de la domination. Désister l'inutile, produit, insufflé et recyclé en permanence par les pouvoirs et leurs médias. Désister les préjugés, les stigmates, les envahissements. À lire ces phrases à haute voix, on sent que désister n'est pas loin de nos lèvres. Désister, désister, déplorer, délivrer, dévoiler.

Désister / exister.

Délocaliser.

Voter avec ses pieds.

Délocalisation de soi.

Ramenons à nous cette géographie du mouvement pour nous délocaliser en dehors de cet inutile de la domination.

Pourquoi en parler maintenant ?

Parce que nous sommes en campagne électorale pour élire l'un de nous à une fonction, la

présidence de la république, qui incarne cette machine à produire de l'inutile et qui tient tellement de la malencontre.

Pour faire de la politique, pour faire le malin.

Pour désister / exister.

La malencontre.

Nom féminin, treizième siècle, composé de l'adjectif mal et d'encontre. Très vieilli. Mauvaise rencontre, accident, évènement fâcheux.

La malencontre, comme figure initiale de la machine à produire de l'inutile.

L'élection présidentielle comme figure de la servitude volontaire.

Désister / exister.

La machine à produire de l'inutile, à produire du présidentiable, à produire du président, à produire de la servitude volontaire.

Rencontre d'un homme avec la nation.

Homme providentiel, homme présidentiel.

Désister / exister.

Discours de la servitude volontaire ou le Contr'un.

Etienne de la Boétie, 1549.

Observer que ce phénomène de production de l'inutile entretient quelque rapport avec la convergence actuelle de la bureaucratie et du marché. Au lieu d'avoir le meilleur des deux, sorte d'interaction fantasmagorique entre des formes de sécurisation de la vie et des formes d'innovation sociale et individuelle, en récolterions-

des croisements de fichiers, le temps des erreurs de saisie et de procédure.

Le temps des identifications et des interpellations.

Le temps des opérations de police.

De la chirurgie sociale.

De la géopolitique de la langue et de la plastique, des goûts et des couleurs.

Nous vivons le temps de l'inhospitalité.

Trachée béante dans la Parole.

Comment ne pas voir le trou dans la gorge trachéotomisée, le trou de la Parole silencieuse et convalescente ?

Le sentir, le parcourir du bout des doigts, ému, être aspiré, tomber dedans.

La trachéotomie est une ouverture faite dans la trachée, au niveau du cou. Elle est obtenue par une incision verticale et médiane au niveau des premiers anneaux de la trachée. Avec une trachéotomie, l'air venant des poumons ressort directement par l'orifice de la trachéotomie sans aller faire vibrer les cordes vocales. Pour parler, il faut donc boucher cette fuite d'air. Cela se fait facilement à l'aide d'un bouchon spécial muni d'un clapet qui se fixe, une fois débranché du respirateur, sur la canule de trachéotomie et se ferme à l'inspiration. Cela peut également se faire avec le doigt en prenant les mesures d'hygiène nécessaires.

Rassurez-vous, ces difficultés pour la parole sont donc transitoires. Une fois débranché, vous pourrez à nouveau communiquer avec votre entourage comme indiqué ci-dessus.

J'oxygène, verbe transitif.

Apercevoir les gros générateurs électriques de l'inutile.

La machinerie et les opérateurs.

Sans ressentir la tristesse de l'impuissance.

Désister / exister.

Résister.

La puissance.

Apprenons donc quelque fois, apprenons à bien faire ; levons les yeux vers le ciel ou pour notre honneur ou pour l'amour mêmes de la vertu, ou certes à parler à bon escient pour l'amour et l'honneur de dieu tout puissant, qui est asseuré tesmoins de nos faits, et juste juge de nos fautes. De ma part je pense bien et ne suis pas trompé puis qu'il n'est rien si contraire à dieu tout libéral et debonnaire que la tyrannie, qu'il reserve la bas a part pour les tyrans et leurs complices quelque peine particulière.

T'exagères, Etienne 1549.

Tu caricatures, Guarani de la Boétie.

Désister / exister.

Sur le dance-floor égotique et violent de la présidentielle, dans ce bal des ardents, des perdus et des justes, je désiste / existe et affirme ne pouvoir élire qu'un candidat ayant pour programme de défaire la fonction pour laquelle il est candidat.

Désister, exister.

Président Zéro.

Zéro Président.

Un-e président-e guarani-e qui énoncerait.

La société, c'est la jouissance du bien commun qu'est la Parole.

Protecteurs de la Parole et protégés par elle : tels sont les humains, tous également élus des divins.

Désister / exister.

Président Zéro

de Frédéric Barbe, égaré de rencontre

nous le pire ? De la bureaucratie, nous aurions aujourd'hui et demain des formes de déstabilisation et de dénigrement violent, du marché, oui, des empêchements d'innover et d'explorer des formes nouvelles.

La bureaucratie comme harcèlement.

Le marché comme cadenas.

Oppression à deux voix.

Je caricature.

L'art de dépister les mauvais sujets.

Je caricature.

Première personne du présent de l'indicatif, verbe transitif et intransitif, selon conditions climatiques.

La planète comme sauna, la politique comme parole et rapport de force, comme sagesse amazonienne.

La société, c'est la jouissance du bien commun qu'est la Parole.

Protecteurs de la Parole et protégés par elle : tels sont les humains, tous également élus des divins.

Etienne Guarani de la Boétie.

Nous vivons le renforcement des contrôles et la suspicion érigée en norme et en morale. Nous vivons l'entrée dans l'ère de la peur et des restrictions éthiques, morales et politiques.

Le temps des désengagements.

Je caricature.

De la servitude volontaire.

Désister / exister.

Nous vivons le temps des fichiers informatiques,

TRIP TRIBAL POUR TEMPS BOURRINS

Rencontre avec Freedom for Roblochon (le «o» n'est pas une faute de frappe). Des musiciens qui réclament la libération des reblochons ne peuvent pas être animés de mauvaises intentions.

Un groupe de 10 personnes rassemblant 19 instruments du presque monde entier aussi divers que la batterie, le djembé, les congas, la derbouka, le steel drum, le didjeridoo, les dum-dums, la basse, l'accordéon... devient forcément un lieu de rencontres. Freedom for Roblochon¹ (FFR) est un métissage de sons ludique et endiable. Ils appellent ça du tribal trip. Le rythme emporte. Le corps est présent. Le Roblochon est libre et à point.

Rencontre d'instruments dont on joue autrement, d'influences musicales dont on essaie la synthèse, mais aussi rencontre avec tous les publics. Tourné résolument vers l'Autre, FFR s'inscrit dans le projet associatif (Zbarbeuk) d'un collectif d'artistes qui se donne pour objet la promotion de la culture auprès de ceux qui n'y ont pas accès. Éloignement géographique des centres urbains, exclusion sociale, handicap, enfermement... toutes raisons qui distinguent, séparent, discriminent... isolent.

Si la culture n'est pas un objet de consommation, à quoi peut-elle servir ?, postillonne le grossiste en produits culturels.

À quoi ça sert ? Ben, à faire du lien ! répondent candidement les musiciens de FFR.

Quels jeunes impertinents !, craquent les premiers.

La question était non pertinente, rétorquent les seconds.

Ces jeunes gens n'ont pas de problème d'identité (à qui dois-je ressembler ?). Dès lors, le différent, l'exclu, le loin, l'autre, est naturellement l'associé de l'échange dont le lieu est la musique.

D'une maison de retraite à un centre de rééducation pour handicapés (moteurs, cérébraux, autistes), en passant par une halte garderie, FFR en est à ces premières explorations d'autres scènes, avec l'appréhension de celui qui est étranger mais sans préjugé. Des « publics ouverts », des « réactions inhabituelles », des

émotions nouvelles. Pas de la charité, mais du plaisir.

Le projet en cours est de jouer pour les détenus des prisons nantaises. Histoire de montrer que « le dehors n'oublie pas le dedans », de leur « faire oublier la galère ». Quoi qu'il ait fait, l'enfermé a-t-il le droit à ses évasions ? Pas facile en tout cas de les lui offrir : les contacts et les démarches sont longues avant de pénétrer derrière les murs.

Quelles richesses produit l'artiste ? Les univers que fabriquent ces jeunes ne rentrent pas dans le calcul du PIB ou dans celui de l'indice de confiance des ménages. C'est peut-être

ça le drame du moment : les artistes coûtent chers mais ne produisent rien, alors réduisons, par exemple, les coûts occasionnés par le statut des intermittents du spectacle pour épargner la collectivité. Pourtant, pourrait-on prendre le temps de se demander ce que l'artiste apporte à la collectivité ? Ou faudra-t-il attendre que le statut de l'intermittence soit à ce point réduit que seules subsistent les grosses machines vendeuses de produits dérivés et de spectacles de masse ?

À ce moment, on verra peut-être qu'on aura perdu la diversité de la culture populaire, où naissent les innovations, et ces lieux d'échanges et de rencontres, où se fondent les imaginaires. Tout ça pour prix d'une solidarité perdue à l'égard de celui qui apporte sa nécessaire vitalité à la collectivité.

Pendant ce temps, Freedom for Roblochon, qui écume depuis 4 ans la région nantaise, tente désormais d'organiser des tournées plus loin, tournées dont ne seront pas absents handicapés et détenus, autant qu'il sera possible. On n'arrête pas un fromage libre.

É.BÉ.

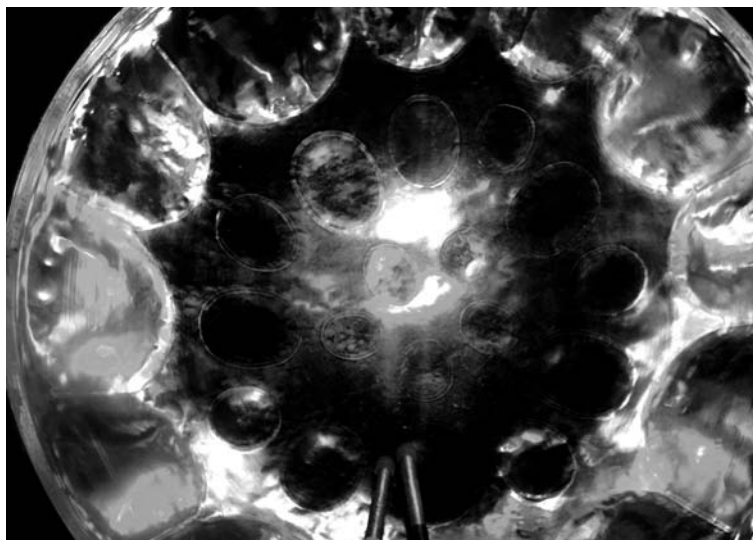


photo FFR

¹ Freedom for Roblochon c'est : Grumal, Hippolyte, Jojo, Jon, Ljuba, Oli, PeTroS, Poche, Simon, Wiwi. On peut les découvrir ici : freedomforroblochon.free.fr

DU PAYS DE RETZ AU RWANDA EN PASSANT PAR LÀ-BAS

Au cœur du Pays de Retz, à St Hilaire de Chaléons, à 30 minutes de Nantes et ses lumières, la Motte aux Cochons continue la tradition de ces bars qui veulent être aussi des lieux de vie et de culture populaire.

Ce lieu, qui accueille depuis longtemps les artistes de tous bords que ne répugne pas la proximité avec le public, se lance désormais dans la conversation animée. Il rejoint le réseau des Repai(è)res de « Là-Bas si j'y suis »¹. Là-Bas, c'est une émission quotidienne de résistance citoyenne, animée par Daniel Mermet, diffusée sur France-Inter à 15 h. L'idée est d'inciter les auditeurs à tenir des réunions dans les bars de leurs quartiers, de leurs villages, pour y discuter à l'envi de problèmes politiques, économiques, sociaux, culturels... La forme et le fond des débats appartiennent aux participants.

Le but est de nourrir du lien social, de susciter les rencontres, de stimuler la réflexion, de préciser les idées, de former des réseaux. Plusieurs dizaines de repai(è)res se sont constitués qui révèlent l'intérêt des citoyens pour la chose publique.

La Motte aux Cochons a réuni son

premier repai(è)re dimanche 4 février².

Nous y étions. Une vingtaine de personnes rassemblées pour assister à la projection d'un documentaire produit par l'association Survie³ au sujet des possibles implications de la France dans le génocide rwandais de 1994, puis pour en débattre.

Ce documentaire est issu des travaux de la Commission d'Enquête Citoyenne⁴ (CEC), tenue en mars 2004, mise sur pied par un collectif d'associations (Survie, l'Obsarm⁵, Aircrige⁶, la Cimade⁷) et de personnalités (juristes, historiens, documentaristes, chercheurs). Il s'agissait, pour la CEC, de poursuivre le travail de la Mission d'information parlementaire de 1998 sur le même sujet, dont les conclusions, selon le collectif, demeuraient en-deçà des réalités, excluant toute complicité de la part du gouvernement français de l'époque dans ce drame.

Au long de 5 journées d'auditions,

la CEC a recueilli les témoignages et les documents produits par des rescapés, des témoins, des journalistes, des politiques, des historiens, des juristes, répondant aux présomptions de complicités militaires, financières et diplomatiques et de manipulations idéologiques.

L'ensemble tisse un réseau de faits convergents tendant à rendre les présomptions plausibles.

Actuellement, les rapports sont tendus entre le Rwanda et la France : Kigali a rompu ces relations avec Paris, en novembre 2005, suite à la demande du juge Bruguière auprès du Parquet de Paris d'émettre neuf mandats d'arrêts internationaux contre des proches de l'actuel président rwandais, Paul Kagamé ; le Tribunal aux Armées de Paris a été saisi, ces dernières années, de 4 plaintes émanant de victimes à l'encontre de militaires français et qu'il juge recevables ; une Commission d'Enquête Nationale réunie à Kigali en décembre 2006 et chargée

de « déterminer l'implication de la France dans le génocide », fait état de témoignages révélant la responsabilité de l'armée française.

Voilà un imbroglio diplomatico-judiciaire dont on n'est pas sorti.

L'histoire contemporaine s'écrit à la barre et « il faut que les Français se préparent à l'idée que leur pays n'a pas agi comme on veut le leur faire croire » (rapport de la CEC).

Quel rapport entre le Repai(è)re de la Motte aux Cochons et le Rwanda ? Aucun. Si ce n'est la nécessité d'une parole libre.

É. BÉ.

¹ Les archives de l'émission : www.la-bas.org

² Dorénavant : tous les 1er dimanches du mois, à 17h00 (Mimi : 02 40 31 74 07)

³ www.survie-france.org

⁴ le rapport, très documenté, est consultable ici : cec.rwanda.free.fr

⁵ Observatoire des Transferts d'Armement, www.obsarm.org

⁶ Association Internationale de Recherche sur les Crimes contre l'Humanité et le Génocide, aircrigeweb.free.fr

⁷ Service œcuménique d'entraide, www.cimade.org

L'Égaré recherche DES CONTRIBUTIONS VOLONTAIRES POUR LE THÈME DU N° 2

Le but est toujours de questionner mais aussi de découvrir et de valoriser. La campagne électorale devient saoulante. Si on allait se promener au delà des rhétoriques opportunistes ?

Le n° 2 de l'Égaré va présenter des exemples de création, d'organisation ou de projets qui avancent, peut-être à contre courant, vers l'émancipation, la justice ou l'ouverture aux autres.

Quelles expériences collectives nous démontrent que les individus sociaux que nous sommes ne sont pas condamnés à subir ou à se déchirer perpétuellement ? Existe-t-il une modernité sociale quelque part ? Quelles sont les actions nouvelles qui frémissent autour de nous ? Qui aujourd'hui prend des risques pour changer les mentalités (le Medef ? Nan, je blague...) ? Il est possible d'interroger les limites d'une initiative, son sens ou son histoire. Aucun champ social n'est exclu a priori.

Les récits, les compte-rendus de lecture, les enquêtes, les brèves, les points de vue, mais, aussi, les courtes fictions ou les légendes sont les bienvenus. Toutes les formes d'écritures sont permises. Attention, les textes ne doivent pas dépasser 4 000 signes (espaces compris).

L'Égaré recherche également photos, dessins, collages ou gravures pour illustrer ce thème.

Le comité de lecture du journal se réunira pour décider des contributions. Toute proposition recevra une réponse. Quelqu'un a-t-il repéré un événement clé ou un phénomène particulier qui peut alimenter la question d'un « faire ensemble différent » ?

Les contributions doivent être adressées (accompagnées d'un n° de tél.) au : 10 rue du cimetière, 44620 La Montagne ou par courriel le-logotope@orange.fr, impérativement avant le 27 mai 2007.

au BOULOT !



N°2 : JUIN 2007

Qu'est-ce qu'on fait ensemble ?

Les mains dans L'cambouis

Prendre la parole publiquement est à la fois une prise de pouvoir et une prise de risques, qui engagent, dans le même mouvement, celui qui parle et celui qui écoute. Alors, quelles responsabilités pèsent sur celui qui parle aux autres ? Quelles exigences doit se donner celui qui écoute ? Sur quelle image de soi-même et de l'autre se fonde la compréhension ?

L'ensemble de ce numéro ne traite que de ça. Si la parole participe du bien commun, quel usage en fait-on ? Quel usage le politique, le journaliste, l'intellectuel, l'artiste, le citoyen, fait-il des mots ? Quelques auteurs ont su nous montrer que, lorsque le discours dément, masque ou nie la réalité des faits, on torture un homme chaque fois qu'on tord un mot. Négliger l'un ou l'autre, pour celui qui prend la parole publiquement, n'est pas autre chose qu'un abus de pouvoir.

S'agissant de l'Égaré, publication trimestrielle bénévole et non professionnelle, ces questions se déclinent ainsi : qu'est-ce qu'une information ? À quoi doit-elle servir ? Comment en parler ? À quoi la rapporter pour qu'elle prenne sens ? Quelle est la place des lecteurs ? Quelle légitimité avons-nous à intervenir ainsi ? Nous en construisons les réponses au fur et à mesure que nous découvrons les difficultés à construire ce journal. Nous avons gommé (pas complètement !) les défauts du zéro. Nous en découvrons d'autres. Le numéro deux sera encore différent... L'Égaré évolue sous les yeux de ses lecteurs, parce que nous apprenons à faire un journal en même temps que nous le faisons. Pour cela, les avis critiques que nous recueillons nous sont précieux.

Nous avons, nous aussi, à accorder ce que nous faisons à ce que nous disons... C'est ainsi que se construit l'histoire : par ajustements successifs ! Mais, pour cela, nous avons besoin de comprendre ce que nous faisons ensemble. Sinon, quel intérêt y aurait-il à se parler ?

Moi, je serais Philippe de Villiers, je m'accrocherais à mon pantalon : un sans-culotte débarque sur ses terres de Vendée ! Sans doute l'éclaireur d'un bataillon à venir...

Le Sans-Culotte 85, « mensuel indépendant d'intérêt civique », a rejoint en décembre (en même temps que l'Égaré !) la cohorte des publications alternatives à la presse dominante. Conçus par trois jeunes journalistes qui refusent de porter la voix de leur maître, le Sans-Culotte, seul journal indépendant de Vendée, entend explorer l'actualité de son département (et au-delà, selon les événements) avec un œil critique, de façon à « ne plus être des combattants de l'inutile ». Parce que « l'information appartient au lecteur », il s'agit de « décrypter les faits et les événements [...] pour en débusquer les conséquences sur la vie de tous les jours ».

De la presse locale enfin libérée des chiens écrasés.

Pour découvrir, lire et s'abonner au Sans Culotte 85 : www.lesansculotte85.com

À l'heure où nous bouclons, l'Égaré compte 125 abonnés. 300 nous sont nécessaires pour continuer l'aventure.

VOUS N'AURIEZ PAS 175 COPAINS PRÊTS À S'ÉGARER ?

N'hésitez pas à leur en parler : le bouche-à-oreille est notre meilleur tam-tam.

Nous sommes en train de constituer un réseau de diffusion, mais vos bons plans seront les bienvenus.

Merci à tous ceux qui ont accordé leur confiance à l'Égaré... et à tous ceux qui vont bientôt en faire autant.

ABONNEZ-VOUS, FAITES ABONNER VOS AMIS

Seuls des abonnements en grand nombre assureront les premiers pas de l'Égaré.

abonnement : 1 an, 4 numéros : 8 €

NOM :

Prénom :

Adresse :

Mél :

☐ J'apporte à l'Égaré un soutien de€ (chèque à l'ordre de l'Astrolabe du Logotope)

☐ Je m'abonne à l'Égaré et je vous joins un chèque de 8 € à l'ordre de l'Astrolabe du Logotope

«D'après l'Égaré,» est une publication trimestrielle de l'Astrolabe du Logotope, asso loi 1901.

10 rue du Cimetière, 44620 La Montagne
le-logotope@orange.fr - 06 13 77 07 02

Ont posé leurs bornes : Cécile Merchadou, Christian Joubert, Clémence Bourdaud, Dimitri Lahaye, Élodie Loquet, Éric Balssa, Éric Mouton, Fabrice Marchal, Florent Rouaud, Joël Person, Olivier Autin, RG

Directeur de la publication : Eric Balssa

Dépôt légal : à parution

ISSN : 1955-0316

Imprimé à 500 exemplaires sur papier recyclé par La Contemporaine, 44985 Ste-Luce-sur-Loire

Prochaine parution : le n° 2 fin juin 2007